

Le Petit Poisson Rouge

et les Secrets de l'océan



Suite du Petit Poisson Noir de Samad Behrangui
Texte et illustrations : Ata

le verso de la couverture



© Ata Irvani, 2026 Tous droits réservés

à l'eau.

Cette source de la vie,
de la résistance,
et des rêves qui nagent contre le courant.

À ceux qui, comme le Petit Poisson Rouge,
osent glisser une étincelle
dans les profondeurs du silence.

Ata



Le Petit Poisson Rouge

et les secrets de l'océan

Dans les profondeurs d'un récif aux mille teintes, royaume paisible préservé des fureurs de la mer, vivait un Petit Poisson Rouge. Sans taille imposante ni force remarquable, il arborait pourtant des écailles d'un rouge intense, semblables à la dernière lueur du jour mourant. Certains murmurent que cette couleur n'était pas née de la mer, mais descendue du firmament — peut-être un morceau d'aurore tombé dans les abysses, ou l'écho lointain d'une flamme oubliée de tous.



D'où venait ce rouge insondable ? Ni le berceau de ses premiers jours, ni le destin qui l'y avait jeté, ne furent de son choix. Le destin, dans ses caprices, peint parfois les créatures marines de couleurs inattendues. Et lui portait ce rouge comme une énigme sans solution, un legs plus pesant que les flots, une clarté venue d'un monde inconnu dont il ignorait tout — le nom comme les horizons.

Certains murmurent même que cette couleur n'existe que pour ceux qui regardaient longtemps, sans se presser.

Lors de la nuit de Yalda, fête persane célébrant la plus longue nuit de l'année, une très vieille poisson étendit ses nageoires comme on ouvre un précieux coffret. Ce soir, elle raconterait à ses douze mille enfants et petits-enfants l'histoire du légendaire Petit Poisson Noir — celui qui, bien des lunes auparavant, avait osé nager au-delà des limites connues.

Les jeunes poissons se blottirent. Car certaines histoires ne se racontent que lorsque la nuit est à son point le plus dense, là où même la peur accepte d'écouter. *Dans les eaux paisibles d'un modeste ruisseau vivait le Petit Poisson Noir. Il était seul de son espèce. Sur les dix mille œufs que sa mère avait pondus, lui seul avait échappé à la mort, grandissant doucement dans ce cours d'eau tranquille. Chaque jour, il nageait à ses côtés, découvrant les moindres recoins de leur petit royaume liquide.*

Mais un matin, lassé de cette existence monotone, il fit part à sa mère d'une aspiration qui l'habitait : savoir où le monde prenait naissance et où il trouvait son terme. Elle le dévisagea, stupéfaite, comme si elle venait d'entendre une absurdité : "Mon enfant... aurais-tu perdu la raison ? Le monde ? Mais que veux-tu dire par là ? Le monde, c'est ici même, devant toi. Et la vie, c'est ce que nous vivons ensemble."



"Pourtant, mère, insista-t-il, toute chose possède un début et une fin ! Le jour s'efface, la nuit se dissipe, la semaine passe, le mois s'achève, l'année se referme... Alors pourquoi le monde ferait-il exception ?"

Sa mère dit :

— Laisse de côté ces grandes paroles, lève-toi et allons nous promener. C'est le moment de la promenade, pas de ce genre de discours !

— Non, mère, je suis las de ces promenades sans fin. Je veux partir et découvrir ce qui existe ailleurs. Tu penses peut-être que quelqu'un m'a mis ces idées en tête, mais sache que je réfléchis à tout cela depuis longtemps. Bien sûr, j'ai aussi beaucoup appris en écoutant les autres ; par exemple, j'ai remarqué que la plupart des poissons, une fois vieux, regrettent d'avoir gaspillé leur existence. Ils ne cessent de gémir, de maudire leur sort et de tout critiquer. Moi, je veux savoir si la vie se résume vraiment à tourner en rond dans un espace minuscule jusqu'à vieillir, ou s'il existe une autre manière de vivre...

Quand le petit poisson eut fini de parler, sa mère le fixa un instant, stupéfaite :

— Mon pauvre enfant... as-tu perdu la raison ? « Le monde », qu'est-ce que ça veut dire ? Le monde, c'est ici. Et la vie, c'est ce que nous avons.

Les poissons adultes, prisonniers de leurs habitudes, se moquèrent de lui. Mais lui, soutenu par quelques amis, décida de partir malgré leurs railleries. Au fond de lui, une voix insistait : "Va découvrir le monde."

Son voyage fut long. Il rencontra des alliés, affronta des dangers, et chaque épreuve lui apprit quelque chose : la curiosité éclaire l'inconnu, le courage pousse à avancer, et la différence ouvre des chemins nouveaux. Il comprit aussi que poser des questions, même lorsque tous obéissent sans réfléchir, est le premier pas vers la liberté.

Et sans le savoir, chacun de ses mouvements traçait un chemin que d'autres suivraient bien après lui, même sans connaître son nom.

Il arriva dans un étang où des têtards prétentieux se moquèrent de lui, incapables d'imaginer un monde au-delà de leur eau. Leur mère, une grenouille obtuse, voulut le chasser. "Ici, nous savons ce qui est bon pour nous," coassa-t-elle, ses yeux globuleux

reflétant la surface de l'étang comme deux miroirs brisés. "Au-delà, il n'y a que des mensonges qui nagent."



Plus loin, un crabe cruel tenta de le dévorer, mais un lézard posté sur un rocher l'écrasa d'un coup sec. Le lézard, bienveillant, parla au petit poisson des dangers qu'il rencontrerait — le pélican, le poisson-scie, la mouette — puis lui offrit un poignard pour se défendre.

Le Petit Poisson Noir poursuivit sa route, observant, réfléchissant, apprenant. Beaucoup vivaient enfermés dans la peur et dans des règles invisibles qu'ils ne questionnaient jamais. Lui préférait chercher la vérité et suivre son propre chemin.

Une nuit, il s'éveilla baigné de clarté lunaire. La lune versait sur le monde sa lumière d'argent.

Qu'il l'aimait, cette lune... Autrefois, blotti dans son refuge, il avait tant voulu lui parler, mais sa mère le cachait aussitôt sous les mousses.

Cette nuit-là, il osa sortir :

— Bonsoir, belle lune !

— Bonsoir, petit poisson. Tu es bien loin de chez toi...

— Je découvre le monde.

— Le monde est vaste... tu ne pourras tout explorer.

— Je sais. Mais j'irai aussi loin que je pourrai.

La lune sourit dans le ciel.

— J'aurais aimé rester avec toi jusqu'à l'aube, mais un gros nuage noir s'approche. Il va bientôt me cacher.

— Belle lune, j'aime tellement ta lumière... j'aimerais qu'elle brille toujours.

— Petit poisson, ce n'est pas vraiment ma lumière. C'est le soleil qui m'éclaire, et moi, je ne fais que la renvoyer sur la Terre. D'ailleurs... sais-tu que, bientôt, les humains veulent venir jusqu'à moi ?

— C'est impossible ! murmura le Petit Poisson Noir, émerveillé.



— C'est difficile... mais les hommes accomplissent souvent l'impossible.

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage : le nuage recouvrit son visage, et la nuit redevint obscure. Le Petit Poisson Noir demeura seul, étourdi par cette rencontre, puis se glissa sous sa pierre pour dormir.

Enfin, après de longues traversées, il atteignit la grande mer : vaste, lumineuse, infinie. Là, il rencontra un immense banc de poissons.

— Ami, où sommes-nous ? demanda-t-il.

— À la mer, répondit l'un d'eux en souriant. Nos ruisseaux et nos rivières finissent ici.

— Tu peux rester avec nous, ajouta un autre.

Le Petit Poisson Noir hésita.

— Je voudrais explorer un peu. Ensuite, je vous rejoindrai. J'aimerais être là lorsque vous tirerez le filet du pêcheur pour protéger les autres.

— Alors nage, dit un poisson. Mais si tu remontes à la surface, prends garde à la mouette : ces temps-ci, elle n'a peur de personne.

Le Petit Poisson Noir prit congé et monta vers la lumière. Le soleil chauffait son dos et lui rappelait que la vie était brève et précieuse.

Paisible et gai, il nageait et se disait : « La mort peut facilement me frapper. Mais, tant que je pourrai, je l'éviterai. Bien sûr, un jour, je serai face à la mort. L'important est quelle empreinte laissera ma vie et ma mort, dans celle d'autrui... ».

Une mouette fondit sur lui, l'attrapa et s'envola. Écrasé dans son bec, le petit poisson tenta de garder son calme.

— Pourquoi ne me manges-tu pas tout de suite ? dit-il. Après ma mort, je deviens vénéneux.

La mouette ne répondit pas, troublée.

— Si tu veux m'apporter à tes petits, poursuivit-il, je serai déjà mort avant d'arriver. Tu mettras ta famille en danger.

L'oiseau hésita. Le Petit Poisson Noir se laissa aller, mou, inerte. Affolée, la mouette ouvrit le bec :



— Hé ! Tu es vivant ?

Mais le petit poisson avait déjà bondi, chutant en pic vers la mer.

L'oiseau plongea à sa poursuite et le rattrapa aussitôt. Tout devint humide, sombre, étroit... l'intérieur du ventre.

Là, recroqueillé, un minuscule poisson pleurait.

— Je vais mourir... Je ne pourrai plus aider ma mère à tirer le filet du pêcheur...

— Calme-toi, dit le Petit Poisson Noir. Je vais te faire sortir d'ici.

— Mais toi ?

— Moi ? Je suis déjà où je devais être.

Il serra le poignard un peu plus fort. Le temps est la vie. Sans retour. Il l'avait toujours su. Ses écailles, dans l'obscurité, semblèrent absorber les dernières lueurs de peur qui dansaient dans les yeux de l'enfant.

Parfois, on ne part pas pour fuir. On part pour que quelque chose, quelque part, puisse enfin commencer.

Il sortit le poignard.

— Tant que cette canaille vivra, je ne sortirai pas. Dès que j'agiterai mon corps, elle rira et ouvrira le bec. Tu sautes. Promis ?

Le petit poisson hocha la tête. Alors le Petit Poisson Noir se tortilla, se contorsionna, chatouillant la mouette de l'intérieur. L'oiseau éclata de rire, ouvrit grand le bec, et le minuscule poisson jaillit dans l'eau.

Il attendit... longtemps. Le Petit Poisson Noir ne sortait pas.

Soudain, la mouette hurla, se tordit, puis tomba dans la mer. Après quelques soubresauts, elle s'immobilisa. Le petit poisson la regarda, les yeux pleins d'espoir et de peur, mais il ne revit jamais le Petit Poisson Noir.

Seule demeura dans l'eau une vibration étrange, comme si quelque chose continuait à nager sans corps.



Dans le récif, onze mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf petits poissons agitèrent leurs nageoires :

— Grand-mère... et le petit poisson minuscule... qu'est-il devenu ?

La vieille poisson sourit, douce et lumineuse comme une étoile sous-marine.

— Vous le saurez demain soir. Maintenant, dormez. Bonne nuit. Ses yeux anciens reflétaient une lumière qu'aucun des petits poissons ne sut nommer. La jeunesse se polie avec le temps, l'esprit jeune s'épanouit avec la vie — et elle portait en elle ces deux trésors.

Ainsi s'acheva le récit de la grand-mère. L'histoire du Petit Poisson Noir flottait encore dans l'eau comme un parfum d'algue ancienne, imprégnant le cœur de chaque jeune auditeur.

Une à une, les voix s'éteignirent, glissant comme des lueurs sous les vagues. Même la grand-mère ferma les yeux.

Mais le douze-millième, le Petit Poisson Rouge, demeura éveillé.

Alors que les autres glissaient dans le sommeil des profondeurs, bercés par les courants, lui restait là — éveillé, présent, rouge comme le premier souffle du monde. Autour de lui, l'eau murmurait des histoires anciennes, et la lune, ronde et généreuse, déposait des éclats d'argent sur son dos.

La lune, suspendue au-dessus des flots, veillait sur lui ce soir-là, tout comme elle avait veillé, quelques nuits plus tôt, sur le Poisson Noir. Elle éclairait les mêmes vagues, les mêmes récifs, mais Rouge, lui, se souvenait. Il se souvenait de ce que les autres avaient oublié : les mots que le petit poisson noir avait confié à sa mère, un matin où l'horizon semblait plus large que la peur.

« Je veux savoir où le cours d'eau s'achève, mère. Depuis des mois, cette question me brûle, sans que je trouve de réponse. Hier, je n'ai pas fermé l'œil. Aujourd'hui, j'y vais. J'ai besoin de voir ce qu'il y a au-delà. »



Et dans le silence des profondeurs, Rouge revivait la scène, comme une ombre gravée en lui : le Poisson Noir, sombre comme l'encre des abysses, brisant la frontière invisible pour que, un jour, les siens osent nager plus loin.

Mais Rouge, lui, n'avait pas à répéter ce geste. Il était Rouge — celui qui reste, qui écoute, et qui rappelle aux autres la mélodie oubliée qu'ils portent en eux.

Un petit poisson effleura sa nageoire, comme une question sans réponse. Un bleu s'arrêta, comme s'il écoutait enfin le rythme de son propre cœur. Rouge ne dit rien. Il nageait. C'était assez.

Il savait que la vie n'était pas une course vers la surface, mais une danse — une danse que le Poisson Noir avait commencée en brisant les chaînes, et que lui, Rouge, continuait en éclairant le chemin. Et si danser ne suffisait pas ? Et s'il fallait aussi apprendre aux autres à entendre la musique ?

Il souriait en son for intérieur. Pas pour commander, mais pour rappeler : chaque mouvement, chaque hésitation, était une note de cette chanson que la mer murmure, et que personne n'écoute plus.

Autour de lui, onze mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf corps respiraient à l'unisson. Un seul rythme. Une seule direction. Et lui, seul, sentait ce décalage — pas dans ses nageoires, mais là où les pensées naissent avant les mots.

Il observa la mer immense, les ombres mouvantes, les éclats de lumière qui dansaient dans l'eau noire. Devant lui, le chemin ouvert par le Poisson Noir scintillait encore, comme une invitation — non pas à fuir, mais à se souvenir.

Rouge se souvenait. Il revivait le choix de Noir, ce sacrifice pour que la vie, quelque part, puisse continuer. Et si la liberté n'était pas un lieu, mais un mouvement ? Un geste transmis de nageoire en nageoire, de courage en courage ?

Cette pensée n'était pas une réponse. C'était une fissure. Une brèche par laquelle filtrait une lumière nouvelle. En lui s'éveillait une curiosité ancienne, celle qui avait jadis poussé Noir à nager vers les rivages interdits.

Parfois, le plus juste, c'est de laisser le silence respirer — et faire son travail tout seul.

Le soleil perça l'eau au petit matin, striant les coraux de lignes dorées, fragiles comme des cicatrices. Rouge nageait sans hâte, ses nageoires effleurant à peine le courant. Il portait en lui les questions que Noir avait semées, des graines invisibles, prêtes à germer ou à se dissoudre.

Soudain, l'eau se refroidit. Pas beaucoup — juste assez pour qu'il le remarque. Quelque chose venait des profondeurs.

Parfois, dans le silence des nuits sans lune, une voix lui parvenait, un murmure venu des abysses : "Au-delà de ces rivages, il y a des mondes que vos nageoires n'ont jamais frôlés." Ces mots résonnaient en lui, non comme un appel, mais comme une vérité trop vaste pour être saisie.

Pourtant, tout ici n'était que répétition. Les mêmes tourbillons, les mêmes jeux d'ombre, les mêmes contours familiers. Une lassitude collait à ses écailles, comme une toile invisible. Même le chant de la mer s'était réduit à un souffle monotone, comme s'il avait oublié sa propre mélodie.

Quelque chose, dans cette eau trop calme, se nourrissait de cette fatigue.

C'est alors qu'il l'aperçut.

Une créature venue d'un autre âge, presque intemporelle : une lamproie. Aucun regard, juste une bouche ronde, semblable à une ventouse immobile, bordée de dents blafardes, sans mâchoire. Son corps se mouvait avec une lenteur hypnotique, comme s'il ne fendait pas l'eau, mais s'y maintenait, éternel.

Rouge s'immobilisa.

Cette créature ne chassait pas. Elle s'accrochait. Elle ne tuait pas d'un coup, mais affaiblissait, vidant ses proies de leur élan, les laissant vivantes, mais privées de force.



Elle ne voulait pas avancer. Elle voulait durer.

La lamproie parla d'une voix sourde, sans début ni fin :

— Tu cherches un fantôme. Le Petit Poisson Noir n'a jamais existé.

Les mots glissèrent dans l'eau, froids et persistants.

Un silence s'installa, puis elle ajouta, presque dans un souffle :

— On murmure qu'il s'est réfugié dans son ruisseau natal, auprès de sa mère. Moi, je suis restée. Depuis toujours.

Rouge ne la crut pas. Il se souvenait des récits de sa grand-mère, de la légende du Petit Poisson Noir, celui qui avait osé défier les courants pour tracer sa propre route.

Les mots de la lamproie glissaient autour de lui, froids et insstants. Le temps semblait suspendu, comme si l'eau elle-même retenait son souffle.

Et si Noir répondait ?

Rouge imagina sa voix, lointaine et calme :

« — *Peut-être dis-tu vrai. Pour ceux qui refusent de quitter l'ombre, je ne suis plus qu'un reflet.*

— *Mais un reflet ne naît que du passage de quelque chose — une nageoire qui fend l'eau, une lumière qui trouble l'obscurité.*

— *Je ne suis pas un lieu. Je suis un instant. Je suis là où quelqu'un ose regarder là où il fermait les yeux. Je suis dans la fissure entre la peur et le courage. Je suis le moment où l'on décide de nager malgré l'inconnu.*

— *Pourquoi Rouge sent-il, au creux de ses nageoires, une traction douce et lointaine, comme un appel venu d'un lieu qu'il n'a jamais connu ?*

— *Je suis né de l'instant où l'on cesse de s'accrocher.*

Le courant changea de direction.

Rouge sentit ses écailles frémir.



— Quant au ruisseau d'où je viens... Peut-être que les ruisseaux, comme les souvenirs, ne sont que des pièges tendres. On y déposait ce qu'on n'ose pas porter plus loin...

Un silence. Pas un vide, mais une attente.

— Les eaux ne gardent rien. Elles passent, usent, transforment. Moi aussi, j'ai changé.

— Revenir est une illusion de rive. Chaque courant traversé laisse une marque, une fatigue, une mémoire qui ne demande pas la permission.

— Toi, tu demeures là où l'eau ralentit. Moi, je me suis laissé emporter.

— Tu confonds la durée avec la présence.

— Moi, j'ai disparu un instant... et depuis, je circule là où on ne m'attend plus. »

La lamproie ne bougea pas. Elle n'en avait pas besoin. Son corps épousait les pierres, les ombres. Elle n'attaquait pas — elle attendait.

Rouge sentit alors, sans comprendre pourquoi, que le vrai danger n'était pas devant lui, mais dans l'illusion d'une eau immobile qui promet la sécurité.

Dans cette hésitation entre rester et partir, Rouge se souvint d'une histoire ancienne — celle d'un poète nommé Omid, « espoir » en persan, qui avait compris que ces courants étaient faux. Il avait alors écrit :



*« Ici, mon cœur est oppressé,
et chaque mélodie que je vois est désaccordée.
Viens, prenons nos provisions de route,
posons le pied sur le chemin sans retour,
voyons si le ciel de "n'importe où" a vraiment la même couleur ? »*

Tel ce poisson-poète porteur d'espoir au cœur de l'hiver, Rouge comprit qu'en quittant les faux courants de son cœur, il n'apprenait pas encore à partir, mais déjà à ne plus jamais vraiment rester.

Une certitude le traversa, nette comme un éclair sous-marin :

*Ici, mon cœur bat au rythme des vagues,
mais chaque remous me semble mensonger.
Partons. Emportons nos rêves et nos souvenirs,
suivons ce chemin sans promesse,
celui qui mène vers l'inconnu.
Voyons si, "n'importe où" dans l'océan,
coulent vraiment les mêmes courants.*

Rouge comprit qu'il n'était pas encore parti, mais qu'il ne pourrait plus jamais rester tout à fait.

L'océan ne promettait rien. Il offrait seulement sa vérité, froide et silencieuse. Rouge la sentit en glissant vers l'inconnu, là où l'eau devenait étrangère, dense, vivante.

Le soleil descendait lentement, transformant la surface en métal liquide doré. Les flux dessinaient une musique silencieuse, faite de murmures entre les algues et du souffle des marées.

Rouge flottait près de la surface, immobile malgré le courant. Il n'attendait plus. Il écoutait.

Le courant n'attendait pas. Il emportait déjà des grains de sable, des éclats de coquillage, des promesses que personne n'avait faites. Rouge comprit alors que l'océan ne répondrait jamais. Il ne faisait que proposer — et à lui de choisir si oui ou non était une réponse.

Et pour la première fois, il ne sut plus si rester était encore une attente... ou déjà un départ. Et soudain, Rouge sentit ses nageoires trancher l'eau, non plus vers le récif, mais vers l'horizon où la lumière se brisait en mille éclats inconnus.

Quelque chose traversa son regard.

Une vibration subtile de l'eau sembla répondre à cette sensation, comme si le courant lui-même portait un souffle inconnu. Ce n'était ni un appel, ni une menace. Juste la preuve que l'océan, même muet, murmurait toujours à ceux qui savaient écouter — non pas avec des mots, mais avec des courants, des ombres, et cette vibration ténue qui précède tous les départs.

Un mouvement brusque. Puis un autre. Des bulles jaillirent, montèrent, et dans leur ascension, captèrent la lumière comme des étoiles noyées. Chaque bulle suspendue semblait hésiter avant de disparaître à la surface, créant un instant où le temps se dilatait et l'espace paraissait infini.

Rouge tourna légèrement la tête, son regard vif cherchant l'origine de ce rythme imprévisible, de cette danse qui semblait défier la monotonie des marées.

Une silhouette sautillait à la surface — tantôt à droite, tantôt à gauche, traçant des sillons argentés sur l'eau. Elle s'arrêtait, repartait, frappait la surface et disparaissait dans

un tourbillon de bulles, avant de réémerger plus loin, comme si elle cherchait quelque chose sans savoir quoi.

Le silence entre les éclats de ses sauts avait un poids, un souffle qui portait des histoires anciennes et des secrets que seul le cœur attentif pouvait percevoir.

— Qui es-tu ? demanda Rouge, sa voix aussi douce que le frottement des algues contre les rochers, mais porteuse d'une curiosité profonde.

La Crevette hésita en l'air, ses pattes tremblantes pour la première fois. Elle avait l'habitude de fuir avant même de réfléchir, mais quelque chose dans le calme de Rouge la tint. Elle retomba dans l'eau, non pas en fuyant, mais en laissant le flux la porter un instant.

— Je saute... mais peut-être pas toujours pour les mêmes raisons, murmura-t-elle, comme si elle découvrait une vérité enfouie.

Rouge l'observa avec douceur. L'instinct trouve juste, pensa-t-il. Puis le mental veut corriger, et tout se dilue. Mais elle... elle commençait à sentir la différence.

Dans ce mouvement suspendu, elle sentit le frémissement de l'eau comme un langage secret, un souffle qui semblait lui dire que le saut n'était pas toujours la seule façon d'exister.

À chaque saut, la Crevette sentait son corps se déformer, se plier, puis s'étirer dans un instant de suspension. Les pattes frémissantes semblaient se fondre dans le courant, comme si l'eau elle-même devenait une extension de ses membres. Chaque impulsion la rendait plus consciente de la force qui la traversait, de l'élasticité de son petit corps, et du frisson subtil qui remontait de la carapace jusqu'à ses antennes.



Avoir du ressort est indispensable pour rebondir face aux vagues, pensa-t-elle. Mais à force de rebondir... avait-elle oublié comment s'arrêter ?

Les particules de sable et les reflets d'argent des bulles semblaient vibrer avec elle, révélant une lumière fragile qui ne se montrait qu'à ceux qui osaient s'arrêter.

Ses sauts suivants furent moins précipités, comme si elle apprenait à écouter l'eau avant de la traverser.

C'était une crevette. Petite. Ses pattes ne cessaient de frémir, même immobiles, comme animées par une énergie secrète, un élan que rien ne pouvait apaiser. Ses yeux, noirs et vifs, semblaient voir au-delà des courants visibles, comme si elle percevait des choses que les autres ignoraient.

— Je m'appelle la Crevette, dit-elle d'une voix rapide et vive, comme un battement de cœur. Je saute. Toujours. C'est ce que je fais.

Elle bondit à nouveau, ses mots dansant dans l'eau comme des bulles qui éclatent trop tôt.

— Tu ne pars pas ? demanda-t-elle, une ombre d'onde tremblant dans sa voix, comme si la question elle-même la surprenait.

Comme si, pour la première fois, elle envisageait de ne pas suivre le courant, de ne pas fuir vers un ailleurs incertain.

Rouge la regarda, calme et présent, ses nageoires immobiles malgré le courant qui aurait pu l'emporter.

— Si, répondit-il après un silence. Mais pas comme toi.

La Crevette s'arrêta net, ses pattes immobiles pour la première fois, comme si elle découvrait le silence. Puis le frémissement reprit, inévitable, presque douloureux.

— Moi, dit-elle en baissant la voix, je pars depuis si longtemps que je ne sais plus pourquoi.

Elle observa ses pattes qui frémissaient, incapables de s'arrêter.

— Parfois je me demande : est-ce que je fuis quelque chose... ou est-ce que je suis devenue la fuite elle-même ?

La Crevette s'arrêta un instant, ses antennes frémissantes.

— Où vas-tu comme ça ? demanda-t-elle, une ombre de curiosité dans sa voix.

Le Petit Poisson Rouge ferma les yeux, comme pour écouter les murmures des courants lointains. Les rayons du soleil filtraient à travers l'eau, dessinant des éclats dorés sur ses écailles, comme une promesse oubliée.

— Je cherche le Petit Poisson Noir, murmura-t-il.

La Crevette tressaillit.

— Le Petit Poisson Noir ? Mais... les anciens disent qu'il a disparu. Qu'il n'est plus qu'une légende.

Rouge rouvrit les yeux lentement.

— Les légendes, justement, ne disparaissent jamais vraiment. Elles s'endorment, et attendent qu'on les réveille. Il a été le seul à oser nager au-delà des limites, le seul à se demander : 'Et si le monde ne s'arrêtait pas là ?' Maintenant, les récifs pâlissent sous le silence, les eaux s'assombrissent sous l'indifférence...

Il marqua une pause, et ses écailles captèrent la lumière, comme un miroir brisé reflétant l'aube.

— Et si je le trouvais — ne serait-ce que sous forme d'un souvenir, d'un éclat — peut-être qu'il me montrerait comment faire briller à nouveau l'océan.

Autour d'eux, les reflets du soleil dansaient sur le sable, transformant les ombres en mille étoiles mouvantes. Les yeux de la Crevette, noirs et brillants, reflétaient ces lueurs tremblantes, comme si l'océan lui-même retenait son souffle. *"Et si tu ne le trouves pas ?"* murmura-t-elle, sa voix à peine audible.



Un sourire — ou peut-être seulement un éclat de lumière — effleura les lèvres du Petit Poisson Rouge. *"Alors je deviendrai Celui qui a essayé. Celui qui a nagé vers l'horizon, même quand les courants le ramenaient vers le rivage. Parce que parfois, c'est dans l'effort que naissent les plus belles histoires."*

Un silence. Puis, comme en écho, un frémissement parcourut l'eau, comme si les profondeurs elles-mêmes avaient sourit à sa réponse.

Elle sentit un courant ancien glisser contre elle, un murmure qui semblait lui rappeler que parfois fuir n'est qu'un chemin vers soi.

Un flux profond, presque musical, murmurait contre les rochers.

Le murmure de l'eau semblait répondre aux hésitations de la Crevette. Un clapotis léger lorsqu'elle s'arrêtait, un glissement argenté lorsqu'elle avançait. Rouge écoutait ces nuances comme on écouterait un langage secret : chaque note, chaque vibration portait un sens, un conseil invisible. L'eau n'était plus un simple environnement, mais une voix subtile qui parlait dans le silence.

Rouge écouta, puis tendit une nageoire vers la Crevette, non pas pour la retenir, mais pour lui montrer qu'elle avait le choix. La lumière dansa sur ses écailles, et l'eau, entre eux, s'immobilisa, comme si le monde entier retenait son souffle.

— Essaie de sentir l'eau autour de toi, plutôt que de la fuir, suggéra-t-il d'une voix calme.

La Crevette hésita, ses pattes frémistantes.

— Mais... c'est tout ce que je sais faire, avoua-t-elle, ses antennes tremblantes.

Rouge sourit intérieurement.

— Alors apprends autre chose. Un pas à la fois.

Chaque frémissement devint une leçon, chaque pause un espace où l'âme pouvait respirer. Le courant semblait l'inviter à sentir le monde, non à le fuir.

Elle éclata d'un rire sec, un son à la fois timide et joyeux, comme un enfant qui rit en pleurant.

— Je ne sais plus, murmura-t-elle. Je ne sais même plus comment faire.

Il ne répondit pas. Il se contenta de la regarder, et dans ses yeux, elle lut une invitation — non pas à le suivre, mais à sentir l'eau autour d'elle, à écouter le silence entre les vagues.

Le silence où, parfois, on entend enfin sa propre voix.

Et pour la première fois depuis longtemps, elle ne sauta pas.

Elle resta suspendue dans le courant, sentant chaque micro-vibration de l'eau contre son corps, chaque reflet de lumière sur sa carapace, comme si le temps s'était étiré pour lui offrir un instant de compréhension silencieuse.

Le temps semblait se dilater autour d'elle. Chaque seconde s'étirait comme une vague lente, chaque frémissement du courant devenait un écho qui restait suspendu. Le monde sous l'eau paraissait à la fois immense et intime, comme si chaque mouvement, chaque respiration, était à la fois infime et éternel. La Crevette pouvait presque sentir le poids et la légèreté du temps, entre la pause et l'élan.

Le poulpe émergea doucement des rochers, ses bras traçant dans l'eau des formes lentes et précises, comme s'il écrivait des mots dans une langue oubliée.

— Je suis celui qui veille sur les courants que le temps a effacés, dit-il. Sa voix n'était pas un son, mais une vibration venue des profondeurs, un écho de l'océan lui-même.

Ses yeux, profonds et calmes, se posèrent sur Rouge et la Crevette. Non pour les juger, mais pour leur montrer leurs propres ombres, comme un reflet dans l'eau.



— Alors ? Sa voix les enveloppa, douce et tenace. Préférez-vous comprendre... ou continuer à tourner en rond, jusqu'à ce que même l'océan oublie que vous avez existé ?

Un silence. Puis, comme si l'eau avait retenu son souffle, il ajouta :

— Je veille sur les courants que les autres évitent — ceux qui mènent là où l'eau se souvient de ce que vous avez oublié, là où vos peurs deviennent des clés, et non des chaînes.

Chaque mot fit trembler les rochers autour d'eux, comme des pierres jetées dans un puits sans fin.

La Crevette s'immobilisa. Pour la première fois, elle écoutait. Non pas les mots, mais ce qu'ils réveillaient en elle : une mémoire ancienne, un écho de toutes ses fuites, de tous ses chemins qui n'avaient mené nulle part.

— Tu as fui longtemps, petite danseuse des vagues, murmura le poulpe. Les courants que tu as toujours évités ne mènent pas au vide. Ils mènent à toi.

Les mots la touchèrent comme des épines de corail, à la fois douces et tranchantes.

Il regarda Rouge, puis la Crevette.

— Alors ? Ce n'était pas une question, mais une invitation. Voulez-vous venir ?

La Crevette regarda devant elle, là où l'eau dansait en reflets dorés, comme si la surface respirait des promesses.

— Oui, dit-elle, et sa voix était ferme, presque nouvelle.

Rouge ferma les yeux un instant. Il sentit l'eau glisser contre lui, douce et légère, comme une présence mystérieuse qui l'appelait.

— Oui, murmura-t-il.

Ils plongèrent. L'eau les enveloppa comme une seconde peau, épaisse et tiède, chargée de murmures. Les courants les portèrent sans hâte, comme s'ils glissaient entre les pages d'un livre que l'océan écrivait depuis toujours. Autour d'eux, les parois des abysses palpitaient, couvertes de motifs luminescents — bleu pâle, violet profond, doré mourant — qui pulsaient en rythme avec quelque chose d'invisible.

— On dirait que tout est vivant, ici, chuchota la Crevette, effleurant les parois avec une révérence qu'elle ne se connaissait pas. Même les rochers ?

— Surtout les rochers, répondit Rouge. Ils ont vu passer des siècles de peurs. Et pourtant, ils sont toujours là. À attendre qu'on les comprenne.

Soudain, le courant s'arrêta. Un silence dense s'installa, comme si l'océan retenait son souffle. Les motifs lumineux s'embrasèrent, pulsant à un rythme effréné. Puis, des

ténèbres, un tentacule émergea — long, sinueux, couvert de motifs mouvants. Il se déplia avec une lenteur sacrée, suivi d'autres, traçant dans l'eau des formes que l'esprit de la Crevette reconnut sans les avoir jamais vues.



— Enfin, dit le poulpe, des visiteurs qui osent regarder.

Ses yeux, deux puits sans fond, reflétaient tout ce qu'ils avaient été, tout ce qu'ils pourraient être.

— Vous cherchez une réponse. Celle qui vous dira pourquoi vous fuyez... — il regarda la Crevette — ...et pourquoi tu restes — ses yeux glissèrent vers Rouge — alors que tu pourrais partir.

— Nous cherchons... Rouge hésita. Ce qui nous manque pour cesser de tourner en rond.

— Alors vous êtes au bon endroit. Les tentacules du poulpe se déployèrent en cercles autour d'eux, non pour les enfermer, mais pour mesurer leur courage. Je suis le Gardien des Seuils. Et pour passer... il faut prouver que vous méritez de comprendre ce que vous cherchez.

Un tentacule se tendit vers la Crevette.

— Toi, petite fugitive, que feras-tu si je te dis... que ta peur n'est pas un mur, mais une porte ? Une porte que tu as toi-même verrouillée, il y a bien longtemps ?

La Crevette ferma les yeux. Des images déferlèrent : ses nuits sans lune, ses fuites sans but, les ombres qui la poursuivaient...

Le Poulpe s'approcha, sa voix devenant plus douce. « La peur n'est pas là pour te nuire. Elle est comme une carte qui te guide vers le chemin à suivre. Le danger existe, que tu aies peur ou non. Mais la peur t'affaiblit, tandis que le courage te fortifie. »

Puis elle vit Rouge, immobile dans la tempête, qui lui tendait une nageoire sans rien demander.

Et soudain, dans le silence de l'eau, elle comprit : Le moment où la peur perd son pouvoir sur nous est exactement le moment où la vie redevient possible.

Sa voix, quand elle parla enfin, ne tremblait plus.

— Je l'ouvrirai, dit-elle.

Le poulpe se tourna vers Rouge.

— Et toi, toi qui as fait de ton calme une armure... que feras-tu si je te dis que ta stabilité n'est pas un roc, mais une prison de verre ?

Rouge pensa au Petit Poisson Noir, et un frisson parcourut son corps, comme un courant glacé qui glissait entre ses nageoires. L'eau autour de lui semblait plus dense, plus vivante, et chaque bulle captait son attention. Pour la première fois, il posa son regard sur ses nageoires immobiles : elles n'étaient plus un signe de fierté, mais des questions qui flottaient doucement dans l'eau, comme des échos silencieux de ce qu'il pouvait devenir.

— Mon calme pourra servir, murmura-t-il à lui-même, à partager mon expérience, à inspirer et à aider les autres.

Ce n'était pas une promesse jetée au hasard, mais un souffle naissant, fragile et lumineux, qui ouvrait la voie à l'exploration et à l'apprentissage. Chaque mouvement d'eau autour de lui semblait répondre, comme pour lui rappeler que rien n'était figé et que les certitudes pouvaient se dissoudre et se reconstruire.

Dans ce frisson et ce silence, Rouge sentit un commencement se former au creux de son être, une lumière intérieure prête à guider son calme vers ceux qui avaient besoin de lui, un chemin doux mais déterminé vers la découverte et le partage.

Le poulpe éclata d'un rire profond. L'eau autour de lui frémit et ondula comme si chaque bulle, chaque algue et chaque pierre résonnaient de sa joie. Le rire roulait comme un chant de baleine, vibrant dans les profondeurs et faisant frissonner tout ce qui se trouvait autour. Rouge sentit les courants lui caresser la peau et les nageoires, comme si l'océan entier respirait avec lui.

— Enfin ! s'exclama le poulpe, sa voix ondulant à travers les vagues. Enfin ! Des visiteurs qui osent voir au-delà du reflet !

Dans ce rire, il y avait plus que de la joie : c'était un appel à la curiosité et à la découverte, une invitation à plonger plus profondément que jamais dans le secret de l'océan et de soi-même. Chaque vibration parcourant l'eau semblait murmurer : "Ici, tout est possible pour ceux qui osent regarder vraiment." Rouge sentit alors son propre cœur battre à l'unisson avec l'eau, avec le poulpe, avec la vie qui pulse dans chaque recoin du monde sous-marin.

Derrière lui, la roche se brisa doucement, et une lumière dorée en sortit, éclairant l'eau d'une douce chaleur.

— Voici le Sanctuaire des Courants. Mais n'oubliez pas : ce que vous y trouverez ne sera pas toujours ce que vous espérez. Parfois, ce sera ce qui vous effraie le plus. Et parfois... quelque chose que vous avez toujours porté en vous, sans jamais savoir comment le nommer.

Puis ils plongèrent, emportés par les courants vers la lumière, comme s'ils glissaient entre les battements d'un cœur géant.

L'eau devint plus dense, chaque goutte portant un souvenir, une émotion, une question jamais posée. Dans l'obscurité mouvante, une tortue aux yeux sages glissait devant eux, traçant un chemin invisible. Derrière un rideau de méduses luminescentes, une lueur fragile scintillait, ondulante.

Ils savaient maintenant que l'inconnu n'était ni une menace ni un ennemi. Seulement un miroir.

Mais une invitation.



Rouge et la Crevette échangèrent un regard silencieux. Un regard qui disait : "Nous ne sommes plus seuls. Et peut-être n'avons-nous jamais été seuls." L'inconnu les attendait, et pour la première fois, ils étaient prêts à l'affronter.

La tortue glissait avec une lenteur majestueuse, comme si chaque mouvement était une méditation, un hommage à l'océan. Puis elle s'arrêta net. Ses yeux, d'habitude si calmes,

s'écarquillèrent légèrement. Ses yeux reflétaient des siècles de sagesse silencieuse, des siècles d'histoires entendues, de courants traversés, de peurs apaisées.

— Suivez-moi, dit-elle enfin, d'une voix qui semblait contenir la patience des profondeurs, une voix qui résonnait comme un écho lointain, comme si elle parlait depuis le début des temps.

La Crevette la regarda, hésitante, ses pattes frémissant légèrement, comme si elle hésitait entre fuir et suivre. Puis elle fit un petit saut pour s'approcher, un saut moins précipité que d'habitude, comme si elle apprenait enfin à maîtriser son élan.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle, sa voix trahissant un mélange d'inquiétude et de curiosité, une curiosité qui grandissait, comme une plante qui perce enfin la surface.

— Vers ce que vous devez voir, répondit la tortue.

— Mais ce que vous y trouverez dépendra de ce que vous êtes prêts à accepter.

Sa voix était calme, mais chaque syllabe semblait porter un poids, une vérité que Rouge et la Crevette devraient affronter.

Rouge sentit une vibration douce dans l'eau...

— Accepter quoi ? murmura-t-il, sa voix flottant dans l'eau comme une feuille portée par le courant.

— Accepter ce que l'inconnu vous montrera, répondit la tortue.

— Parfois, c'est une lumière. Parfois, une ombre. Parfois, les deux à la fois.

Ses yeux semblaient percer l'obscurité, comme s'ils voyaient déjà ce que Rouge et la Crevette allaient découvrir.

Rouge regarda dans la même direction que la Tortue. Et là, loin dans les profondeurs, quelque chose scintilla brièvement. Une lumière différente. Froide. Il la vit à peine — un éclat entre deux rochers — puis elle disparut, avalée par l'obscurité.

Il ne comprit pas encore ce que c'était, mais quelque chose en lui ne l'oublia pas. Un pressentiment, comme une ombre au bord de sa conscience.

La Crevette observa les méduses qui ondulaient autour d'eux, leurs lueurs oscillant comme des étoiles noyées, leurs lumières pulsant doucement, comme des cœurs minuscules battant dans la nuit.

— Elles nous regardent ? demanda-t-elle, sa voix plus douce, comme si elle craignait de briser la magie du moment.

— Elles observent ceux qui écoutent, dit la tortue. Les méduses savent qui avance avec le cœur ouvert et qui fuit avec les yeux fermés.

Sa voix était grave, presque solennelle, comme si elle révélait un secret ancien.

Un courant léger les emporta plus loin. Chaque mouvement dans l'eau semblait ponctué par un souffle ancien, comme si l'océan lui-même respirait autour d'eux. Rouge sentait que le monde autour d'eux respirait d'une manière qu'il n'avait jamais perçue, comme si chaque vague, chaque courant, chaque créature était connectée, formant un tout vivant et conscient.

— Parfois, dit Rouge, sa voix plus réfléchie que jamais, je me demande si l'eau n'a pas sa propre mémoire.

— Elle en a, répondit la tortue, et elle se souvient de tout ce que nous oublions. Chaque courant est une histoire. Chaque onde, un souvenir.

Sa voix était comme une caresse, une confirmation de ce que Rouge pressentait depuis toujours.

Rouge sentit que cette mémoire ne lui était pas étrangère : quelque part dans ces courants dormait aussi l'histoire du Petit Poisson Noir. S'il avait connu cela... peut-être aurait-il attendu. Peut-être pas.

La Crevette se rapprocha de Rouge, comme si elle cherchait une protection, mais aussi une confirmation qu'elle était sur le bon chemin.

— Et si nous faisions une erreur ? dit-elle à voix basse, ses pattes frémissant légèrement, trahissant une peur qu'elle ne pouvait plus cacher.

— Peut-être qu'il n'y a pas d'erreur ici, répondit Rouge, sa voix calme et rassurante. Seulement des choix que l'on accepte ou que l'on ignore.

Il regardait la Crevette avec une tendresse nouvelle, comme s'il voyait enfin sa vulnérabilité, et l'acceptait.

Les méduses dessinaient autour d'eux des cercles lumineux, oscillants dans un rythme presque musical, comme si elles dansaient pour eux, comme si elles célébraient leur courage.

— Écoutez, murmura la tortue.

— Écoutez le silence entre leurs battements.

Sa voix était presque un chant, une invitation à plonger plus profondément en eux-mêmes.



La Crevette et Rouge fermèrent les yeux un instant, laissant leurs corps flotter dans le courant, comme s'ils se laissaient porter par une force plus grande qu'eux. Le silence résonnait comme un langage ancien, plus vaste que les mots, et pourtant clair comme une évidence, comme une vérité qu'ils avaient toujours sué, mais jamais osé affronter.

Rouge sentit alors un frisson passer dans l'eau, comme si une présence invisible les approchait, comme si l'océan lui-même retenait son souffle.

— Qui est là ? demanda-t-il, sa voix plus ferme qu'il ne l'aurait cru, comme s'il savait déjà que cette rencontre était inévitable.

La tortue ne répondit pas tout de suite. Ses yeux semblaient sonder les ténèbres, comme si elle cherchait quelque chose que même elle ne pouvait pas voir.

— Il arrive, dit-elle enfin.

— Patientez.

Sa voix était calme, mais porteuse d'une tension nouvelle, comme si elle savait que ce qui allait suivre serait décisif.

Une ombre ondula dans la lumière des méduses, mouvante et changeante, ses contours difficiles à discerner, comme si elle était faite de fumée et d'eau. Elle semblait attendre.

La Crevette fit un pas en arrière, ses pattes tremblantes sous le frôlement glacé du courant. Mais cette fois, elle ne sauta pas. Elle resta, immobile, comme si elle avait enfin appris à affronter sa peur au lieu de la fuir.

— Ne crains rien, dit Rouge, sa voix basse et rassurante. Nous sommes ensemble.

Ses nageoires frémirent à peine, mais son regard ne quitta pas l'ombre.

Celle-ci glissa vers eux, lente, insaisissable. Le silence s'épaissit, alourdissant l'eau entre eux.

— Nous devons avancer, murmura Rouge à la Crevette. Parfois, l'ombre montre ce que la lumière ne sait pas dire.

La tortue tourna la tête, ses yeux sages fixant l'ombre, comme si elle communiquait avec elle, comme si elles partageaient un langage que Rouge et la Crevette ne pouvaient pas encore comprendre.



— Elle vous guide autant qu'elle vous teste. Respectez ce passage.

Sa voix était grave, presque solennelle, comme si elle leur révélait une vérité ancienne.

— Que devons-nous faire ? demanda timidement la Crevette, sa voix tremblante, mais déterminée.

— Observer. Écouter. Et laisser votre cœur décider.

Ses mots résonnèrent dans l'eau comme une révélation, comme si elle venait de leur donner la clé pour affronter ce qui les attendait.

Ils avancèrent alors, Rouge et la Crevette derrière la tortue, laissant l'ombre glisser autour d'eux dans les méduses, chaque mouvement créant des reflets d'or et d'argent, comme si la lumière et l'obscurité dansaient ensemble. Ils n'avaient pas de carte, pas de

repère visible. Seulement le courant, le silence, et la lumière douce et mouvante des méduses pour les guider. Et pour la première fois, cela leur suffisait.

Les courants les emportaient toujours plus profondément. La tortue avançait devant eux, sereine et lente, comme un souffle ancien, comme si elle était elle-même un courant, une force immuable et bienveillante. Les méduses ondulaient autour d'eux, leurs lueurs oscillant entre le bleu et l'or, dessinant des cercles hypnotiques, comme si elles tissaient une toile de lumière pour les protéger.

Chaque pulsation semblait contenir un secret oublié, chaque reflet une question jamais posée. L'eau ici était vivante, comme si chaque molécule portait une histoire, une émotion, une vérité.

Entre deux lames de lumière — non pas des rayons, mais des couteaux de soleil filtrés par les algues —, il apparut.

Un hippocampe. Son corps n'était pas dans l'eau. Il en était fait — une écharde de courant incarnée, un fragment de marée devenu chair. Ses yeux, deux perles noires cerclées d'or pâle, les fixaient avec une lenteur qui n'était pas de la patience, mais de l'éternité. Comme s'il les avait attendus avant même qu'ils ne sachent qu'ils viendraient. Comme s'il avait oublié de s'étonner de leur arrivée.

— Bonjour, dit-il.

Un mouvement brusque dans les algues. La Crevette sursauta. Fausse alerte — juste un crabe. Mais l'Hippocampe ne bougea pas.

L'hippocampe cligna de l'œil — si tant est qu'un hippocampe le puisse — et, comme s'il portait en lui le secret des instants à venir, laissa échapper un murmure :

« *Je n'ai su deviner l'instant,*

*Il est venu, léger et flottant,
Tel le plancton ivre de silence, scintillant,
Tel un souffle qui s'endort en se froissant. »*



Sa voix n'avait rien de sonore. C'était ce qui demeure après qu'une vague a cessé de murmurer contre le rivage : un frémissement de coquillage contre l'oreille, un souvenir de sel suspendu dans le temps.

La Crevette tressaillit, mais ce ne fut ni un sursaut, ni une fuite. Un ajustement, comme une algue qui se redresse après le passage d'un poisson. Elle avança d'un bond léger, ses pattes caressant l'eau comme une question posée à la nuit.

— Qui es-tu ?

Sa voix, d'un calme inattendu, semblait déjà contenir la réponse.

— Un voyageur, répondit l'Hippocampe.

Sa queue dessina un cercle lent autour d'eux. Rouge sentit l'eau s'épaissir, comme si le temps lui-même avait ralenti pour écouter.

— Je glisse là où les courants retiennent leur souffle.

Sa voix s'éteignit un instant, comme si elle avait frôlé une pensée trop lourde pour être portée par les mots. Ou peut-être trop légère.

Rouge crut entendre, dans ce silence, le bruissement d'une question qu'il avait lui-même posée autrefois — mais il n'aurait su dire laquelle.

Un frisson parcourut Rouge, et ses écailles — celles du flanc gauche, toujours un peu plus pâles que les autres — frémirent comme si elles reconnaissaient cette ombre. Le Petit Poisson Noir, ou peut-être ce qu'il en restait : une trace de lui-même qu'il avait oubliée, un reflet accroché au fond des choses. Toujours là, toujours juste hors de portée. Comme s'il n'était pas un guide, mais un miroir tendu vers eux, reflétant ce qu'ils n'osaient pas encore regarder.

Ils n'étaient pas les premiers à chercher. Et soudain, cette pensée ne lui parut plus solitaire, mais partagée.

— Nous cherchons... commença-t-il.

— Une réponse ? murmura l'Hippocampe, ses mots flottant vers la surface comme des bulles d'argent.

— Non, dit la Crevette. Nous-mêmes.



La réponse la surprit moins que la certitude qui l'accompagnait. Elle ne recula pas. Elle respira, et l'eau prit soudain le goût d'une promesse — non pas celle d'une réponse, mais celle d'un chemin qui s'ouvre, aussi insaisissable et nécessaire que le courant lui-même.

L'Hippocampe se déplaça avec une lenteur qui n'appartenait qu'à lui, traçant autour d'eux un cercle invisible, comme s'il tissait une bulle de silence où tout devenait possible.

— Parfois, dit-il, la réponse n'est pas dans ce que l'on trouve.

Sa voix était un fil d'argent tendu entre eux, vibrant à peine.

— Mais dans ce que l'on ose regarder en face.

Une méduse pulsa près de lui, comme pour ponctuer ses mots. Sa lumière bleue trembla, reflétant des vérités que personne n'avait encore nommées.

— Et parfois, ajouta-t-il, ce que l'on découvre nous transforme avant même que l'on comprenne.

Un calme nouveau s'installa. Pas un silence. Un espace.

Comme si le temps lui-même avait retenu son souffle pour mieux entendre.

Les méduses pulsèrent en rythme, leurs lumières bleutées reflétant des questions qui n'avaient plus besoin d'être posées. L'eau autour d'eux devint plus dense, comme si l'océan retenait son souffle en attendant ce qui allait suivre.

— Que devons-nous faire ? demanda la Crevette, sa voix plus ferme, mais sans la dureté d'avant. Comme une coquille polie par les marées.

— Écouter, dit l'Hippocampe, sa voix aussi douce que le clapotis des vagues contre la roche.

— Observer.

— Laisser l'eau vous parler.

Il traça un dernier cercle autour d'eux — non pas pour les enfermer, mais pour leur rappeler qu'ils avaient le choix de rester ou de partir.

Puis il s'éloigna, sa silhouette se dissolvant dans les faisceaux de lumière comme un rêve qui s'efface au réveil, mais dont on garde l'écho dans les os.

L'eau se refroidit légèrement — juste assez pour éveiller leur attention. Une présence ancienne approchait, portée par un courant qui semblait venir des origines du monde.

La Tortue émergea alors, glissant avec une majesté qui n'appartenait qu'à elle. Ses yeux contenaient des siècles — non pas comme un poids, mais comme une bibliothèque vivante, où chaque ride était une page, chaque mouvement une leçon.

Elle s'arrêta devant Rouge et la Crevette, et dans ce silence, même les méduses cessèrent de pulser.

La Tortue traça un cercle dans le sable avec sa nageoire, si lentement que Rouge crut voir les siècles défiler sous ses écailles. Les grains de sable, soulevés par le courant, retombèrent en une spirale parfaite — comme si le temps lui-même s'était arrêté pour écouter.

— Écoute, Petit Rouge, murmura-t-elle d'une voix venue des profondeurs oubliées de la Caspienne. *Là-bas, dans les abysses, nageait un esturgeon béluga albinos, créature rare et majestueuse. Son caviar, d'une pâleur presque lunaire, scintillait comme les reflets de la lune sur les flots. Les pêcheurs l'avaient surnommé Almas — « Diamant » en persan —, car il brillait d'une rareté aussi précieuse que la pierre cachée au fond des mers.* Il récitait souvent :



« *Celui qui sait et veut apprendre encore Peut atteindre le plus haut bonheur.*

Celui qui sait et sait qu'il sait S'élève avec honneur jusqu'au ciel.

Celui qui ne sait pas mais sait qu'il ne sait pas Avance lentement, mais atteint son but.

Celui qui ne sait pas et veut savoir Se libère de l'ignorance.

Celui qui ne sait pas et ignore qu'il ne sait pas Reste enfermé pour toujours dans l'ignorance.

Celui qui ne sait pas et ne veut pas savoir... Il est dommage qu'un tel être continue de vivre. »

Un silence s'installa. L'eau cessa de bouger, comme si l'océan retenait son souffle.

La Tortue traça un nouveau cercle dans le sable, plus large, plus doux.

— Ces mots sont anciens, Petit Rouge. Mais la mer m'a appris quelque chose que le vieux sage n'avait peut-être pas vu.

Elle regarda Rouge avec une infinie tendresse. « Chaque être mérite de vivre. Ce qui est dommage, ce n'est pas l'existence elle-même, mais de traverser toute une vie sans jamais ouvrir les yeux. Sans jamais sentir l'eau autour de soi. Sans jamais écouter le chant des courants. »

— Même celui qui refuse de savoir porte en lui une graine endormie. Et parfois, un seul courant, une seule rencontre suffit à la réveiller.

Elle regarda Rouge avec une profondeur infinie.

— Toi, Petit Rouge, où te situes-tu ? demanda-t-elle enfin, ses yeux anciens brillant comme des perles noires.

Rouge sentit un frisson lui parcourir les écailles. Il aurait pu répondre "Je ne sais pas", comme il l'avait toujours fait. Mais quelque chose dans le regard de la Tortue — quelque chose qui ressemblait à l'attente d'une vérité qu'il portait déjà en lui — lui fit comprendre que cette réponse ne suffirait plus.

— Je... je veux savoir, murmura-t-il, et sa voix vibra dans l'eau comme une corde de cristal.

La Tortue hocha lentement la tête, comme si elle attendait cette réponse depuis des siècles. Un sourire — ou peut-être une larme d'eau salée — glissa le long de ses rides.

— Alors tu es déjà en chemin. Et ce chemin, Petit Rouge, n'est pas une ligne droite. C'est une danse. Une spirale.

Elle effleura le cercle qu'elle avait tracé plus tôt. Les grains de sable s'élèverent une dernière fois, comme emportés par un courant invisible, puis retombèrent en silence.

— Chaque tour te rapproche du centre. Mais attention : le centre n'est pas une destination. C'est le lieu où tu réalises que tu as toujours su, sans le savoir.

Rouge regarda le cercle, puis la Tortue. Pour la première fois, il comprit que la réponse n'était pas dans les mots, mais dans le mouvement même de ses nageoires.

— Et si... et si je ne trouve jamais le centre ? demanda-t-il, la voix légèrement tremblante.

La Tortue éclata d'un rire profond et rauque, comme le grondement d'un courant lointain.

— Petit Rouge, dit-elle en posant une nageoire sur son cœur, tu es déjà dedans.

Un silence nouveau s'installa. La Crevette, qui avait écouté sans bouger — sans même frémir — sentit quelque chose se dénouer en elle. Ses pattes, pour une fois, restèrent immobiles.

— Et moi ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible. Où suis-je ?

La Tortue se tourna vers elle, et dans ses yeux, la Crevette vit toutes ses fuites, tous ses sauts, toutes ses peurs enfin nommées.

— Toi, petite danseuse, tu es entre deux eaux. Entre celui qui sait qu'il ne sait pas... et celui qui veut savoir. C'est un lieu inconfortable. Mais c'est aussi le plus fertile.

Autour d'eux, les méduses pulsèrent en rythme, leurs lumières bleutées reflétant des questions qui n'avaient plus besoin d'être posées.

La Tortue s'éloigna alors, aussi lentement qu'elle était venue, laissant dans son sillage des cercles concentriques qui continuaient de danser longtemps après son départ.

Ils nagèrent côte à côte, bercés par un courant plus lent, comme si l'océan avait décidé de retenir son souffle.

Autour d'eux, les méduses ondulaient, leurs lumières bleues pulsant au rythme d'une question muette — une de celles qui n'ont pas besoin de réponse, parce qu'elles sont déjà la réponse.

Dans le silence qui suivait leur rencontre avec l'Hippocampe, quelque chose avait changé. Ce n'était pas une réponse qu'ils avaient trouvée, mais une question qu'ils avaient enfin appris à poser : À quoi sert de nager si l'on ne sait pas où l'eau nous porte ?

— Tu... penses encore ? demanda la Crevette après un long silence.

Ses antennes frémissaient, non plus de peur, mais comme des algues sous une brise légère — un mouvement qui n'était plus une réaction, mais une écoute.

Rouge ralentit.

— Non, répondit-il enfin. J'écoute.

Et pour la première fois, il entendit le chant des courants.

Une bulle s'échappa de ses nageoires, monta vers la surface, et éclata sans un son.

— Oui, dit-il.

— Enfin... je crois.

Elle le regarda. Ses yeux noirs reflétaient les jeux de lumière sur ses écailles, comme si elle y cherchait une vérité qu'elle savait déjà là.

— Quelle est la différence ?

Il ne répondit pas tout de suite.

Un banc de petits poissons passa entre eux, changeant de direction à l'unisson, comme s'ils avaient entendu la question et y répondaient par leur danse.

— Penser, dit-il enfin, c'est comme ces bulles.

Il désigna celles qui montaient autour d'eux — éphémères, insaisissables, déjà en train de disparaître.

— Elles viennent. Elles partent.

— Réfléchir...

Il traça un cercle dans l'eau, lent, délibéré, comme s'il sculptait une réponse.

— C'est leur tendre la main.

La Crevette frémit. Son ombre dansa sur le sable en contrebas, comme si elle aussi écoutait.

— Donc... je pense quand ça me traverse, et je réfléchis quand je m'arrête ?

— Exactement.

Un sourire — ou peut-être un simple jeu de lumière — effleura ses écailles.

— Penser, c'est un courant.

— Réfléchir, c'est choisir où il te porte.

Il marqua une pause, laissant l'eau porter ses mots. « La pensée sans l'action est vide, l'action sans la pensée est perdition — et c'est dans l'équilibre entre les deux que naît la véritable liberté. »

La Crevette laissa ces mots flotter entre eux. Combien de fois avait-elle sauté sans penser ? Combien de fois avait-elle pensé sans réfléchir ?

Elle ferma les yeux.

Pour la première fois, elle sentit le poids de l'eau non comme une menace, mais comme une présence amicale — quelque chose qui la portait au lieu de la submerger.

— Et si je fais les deux en même temps ?

Un silence.

Les méduses pulsèrent un peu plus fort, comme si elles écoutaient.

— Alors, dit Rouge doucement, tu écoutes vraiment. Et écouter vraiment, ce n'est pas attendre que l'autre ait fini de parler. C'est laisser ses mots changer quelque chose en toi. C'est accepter que la réflexion commence là où la certitude s'arrête.

Il étendit une nageoire vers l'horizon, là où le soleil perçait la surface en traits dorés, comme des doigts de lumière traçant un chemin.

— Pas seulement l'océan.

— Toi.

La Crevette resta immobile.

Les courants semblaient suspendus, comme s'ils attendaient sa réponse.

Puis, lentement, elle bougea une patte.

Pas un saut.

Un glissement.

— Je... je crois que je commence à entendre, murmura-t-elle.

Rouge ne répondit pas.

Il nagea à ses côtés.

Et pour la première fois, leurs mouvements se synchronisèrent — comme deux courants qui, après avoir lutté l'un contre l'autre, décidaient enfin de couler dans la même direction.

Mais l'océan, lui, ne s'apaisait pas.

Un frémissement parcourut l'eau.

Ce n'était pas un courant.

C'était une présence — comme si quelqu'un, ou quelque chose, venait de retenir son souffle juste à côté d'eux.

Les méduses s'immobilisèrent.

Les reflets du soleil s'éteignirent, avalés par une ombre qui grandissait devant eux, lente et inéluctable, comme une marée montante.

— Vous m'avez appelée, dit une voix.

Ce n'était ni un murmure, ni un grondement.

C'était toutes les marées à la fois — une voix qui semblait venir des rochers, des abysses, et de ce silence qui existe entre les vagues.

La Créature des Profondeurs émergea. Ses contours changeaient comme une question sans réponse — tantôt nets, tantôt flous, comme si elle était faite des doutes qu'ils avaient toujours portés.

Elle n'était ni menaçante, ni rassurante.

Elle était.

— Vous me voyez, gronda-t-elle.

Sa voix oscillait entre la profondeur des abysses et l'éclat des vagues brisées — comme si elle parlait depuis le début du monde, et depuis la fin.

— Nous nous voyons, répondit Rouge.

Sa voix resta stable, malgré le tourbillon en lui. Il soutint le regard mouvant de la Créature, comme s'il reconnaissait enfin une part de lui-même qu'il avait toujours ignorée.

L'eau vibra.

Sur le sable, leurs ombres apparurent — déformées, vulnérables, vraies :

- La Crevette, recroquevillée comme une feuille morte roulée par les courants
- Rouge, immobile comme un roc face à la marée
- Le poulpe, enroulé sur lui-même, serrant un secret ancien
- La Tortue, lente, portant le poids des siècles sur sa carapace
- La Méduse, sa lumière vacillante comme une étoile avant l'aube

— Vous me voyez, répéta la Créature.

Un à un, ils avancèrent.

La Crevette sauta, pour franchir son ombre.

Rouge nagea, ses nageoires fendant l'eau trouble.

Le poulpe se laissa porter, ses bras enfin détendus, comme s'il venait de poser un fardeau qu'il portait depuis des siècles.

La Tortue offrit ses souvenirs comme des boucliers, ses yeux brillants de la sagesse de ceux qui ont vu les tempêtes naître et mourir.

La Méduse raviva sa lumière, fragile mais tenace, comme une flamme qu'on protège du vent.

Alors la Créature se dissipa.

Elle laissa derrière elle une traînée de lumière.

Le lendemain, l'océan les dispersa.

Un courant violent les emporta comme des feuilles mortes, les jetant dans des directions opposées avec une force qui semblait venir des profondeurs mêmes de l'océan.

— Rouge ! cria la Crevette.

Sa voix se perdit dans le tumulte.

Et l'océan rit — un rire ancien, profond, comme s'il leur rappelait que la séparation n'était qu'une autre forme de lien.

La Crevette fut emportée vers le nord, où les eaux étaient froides et agitées.

Le poulpe sombra dans les abysses, où les ombres dansaient comme des souvenirs oubliés.

La Tortue dériva vers l'est, où le soleil se levait sur des récifs inconnus.

Rouge resta seul.

Le sel brûlait ses branchies, comme un rappel : Tu es vivant. Choisis comment nager.

Il cessa de lutter.

Ses nageoires, enfin immobiles, se laissèrent porter par le courant.

Il observa les particules de lumière qui dessinaient des chemins invisibles entre lui et ses compagnons dispersés.

— Si je ne peux pas contrôler le courant, je peux choisir comment le traverser.

Un à un, ils réapparurent :

-La Crevette, haletante mais souriante, ses pattes tremblantes d'une nouvelle détermination

-Le poulpe, ses tentacules légèrement enroulés, comme s'il venait de découvrir qu'on pouvait être à la fois fort et vulnérable

-La Tortue, lente et majestueuse, portant dans son regard la sagesse de ceux qui savent attendre

-La Méduse, sa lumière plus stable, comme une flamme qui a survécu à la tempête

-L'Hippocampe, ses bulles formant des mots silencieux, une poésie que seul le cœur pouvait comprendre

— L'océan nous a séparés pour nous rappeler notre force, dit la Tortue, sa voix grave mais apaisée.

— Non, corrigea Rouge, un sourire léger sur les lèvres.

— Pour nous rappeler que nous sommes plus que nos peurs.

Le cinquième jour, une ombre immense glissa sous eux.

La Créature des Profondeurs — ou ce qu'elle était devenue — les observait.

Ses contours irisés portaient toutes les couleurs de l'océan, comme si elle était faite des espoirs et des craintes de chaque créature marine.

Elle n'était plus une épreuve.

Elle était une promesse : celle que chaque peur, une fois regardée en face, pouvait se muer en lumière.

— Vous avez choisi de vivre, dit-elle.

Sa voix était maintenant aussi claire que le chant des baleines au loin — une mélodie qui semblait venir des origines du monde.

— Pas de fuir.

— Pas de vous cacher.

— De vivre.

Rouge regarda ses compagnons, chacun marqué par le voyage, chacun transformé.

— Crevette, dit-il, tes sauts sont devenus des bonds.

— Poulpe, tu as appris à danser avec les courants au lieu de les dominer.

— Tortue, tu nous rappelles d'où nous venons.

— Méduse, ta lumière nous guide même dans le noir.

— Hippocampe...

Il sourit.

— Tes silences sont des poèmes.

— Et si nos différences nous séparent un jour ? murmura l'Hippocampe, ses bulles formant des mots éphémères.

— Elles nous propulseront plus loin, répondit Rouge.

Il regarda l'horizon, où le soleil commençait à percer les vagues.

— Comme des vents contraires.

— Si on les accueille.

Les courants les portèrent ensemble, non plus comme des individus dispersés, mais comme un seul corps aux mille battements. Autour d'eux, l'eau vibrait de promesses — et pour la première fois, ils savaient écouter.

— Et le Petit Poisson Noir ? murmura Rouge, comme s'il craignait de briser le silence. Qu'aurait-il fait, lui, dans cette situation ?



Une ombre légère, presque timide, se détacha de l'horizon, là où la transparence de l'eau se noyait dans un bleu plus profond. C'était le Poisson-Perroquet. Ses écailles irisées — celles que le Petit Poisson Noir avait arrachées aux mâchoires d'un prédateur,

une nuit où la lune traçait des chemins argentés sur la mer — brillaient comme des éclats de réalité brute. Il s'approcha, ses nageoires tremblantes, non pas comme un messager, mais comme un gardien. Il portait en lui plus qu'un souvenir : une mémoire qui le dépassait, un mélange d'admiration et de culpabilité.

— Vous parlez de lui, murmura-t-il, sa voix presque noyée dans le chuchotement des vagues. Moi aussi, je l'ai attendu. Chaque soir, quand les ombres s'allongeaient entre les rochers, j'ai scruté l'eau, espérant apercevoir son ombre noire parmi les algues. Mais la mer... (il hésita, comme s'il craignait de trahir une réalité trop lourde) ... la mer défait tout. Elle transforme les silences en légendes, les disparitions en mystères. Moi, je n'ai que des fragments.

Rouge le fixa, les yeux brillants d'une question qu'il n'osait pas poser. Étaient-ils en train de toucher une réalité enfouie, ou simplement de s'égarter dans un nouveau silence ?

— Que dit-elle, la mer ? demanda-t-il enfin. Une réalité, ou juste une autre légende ?

Le Poisson-Perroquet traça un cercle dans l'eau, un geste lent, presque sacré. Les bulles qui s'échappaient de ses nageoires éclatèrent à la surface, aussi éphémères que les récits qu'on tente de retenir.

— Certains en font un héros. D'autres, un fantôme. » Il s'approcha, comme pour partager un fardeau trop lourd. « Mais moi... je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis celui qui se souvient. Tout ce qu'il a vécu, chaque éclat de réalité, chaque danger, chaque mot qu'il a murmuré à la mer, je le porte en moi comme une bannière invisible. » Il désigna les reflets à la surface. « Regardez ces lueurs, là-bas. Elles attirent les naïfs vers les filets, tout comme les histoires trop belles mènent les rêveurs vers des pièges. Mais la réalité brute ne se crie pas. Elle se devine.



Il baissa la voix, comme s'il parlait à la mer elle-même.

— Elle est là. Dans le frémissement des algues, dans le silence qui suit une vague... comme le chemin qu'il a tracé pour nous, et que nous avons cessé de suivre.

La Crevette s'approcha, ses antennes vibrant d'une question silencieuse :

— Et si ce déplacement nous emportait là où nous ne voulions pas aller ? Là où l'eau est trop chaude pour respirer, où les algues étouffent, où les poissons fuient ?

Le Poisson-Ange inclina ses nageoires. L'eau autour d'eux devint dense, lourde, comme si le temps retenait son souffle. L'océan hésitait entre la mémoire de son équilibre passé et l'inconnu vers lequel il glissait.

— Alors, ce sera un ailleurs qui nous aura choisis. Un ailleurs où il faudra apprendre à nager autrement, à respirer autrement.

Le courant s'alourdit encore, chargé de particules invisibles et de chaleur accumulée.

Une silhouette fendit les algues avec précision : le Poisson-Chirurgien, tranchant dans ses mouvements, comme des lames aiguisées par l'urgence.

— Je nage quand je choisis, déclara-t-il. Pas quand on me montre une voie tracée par la peur ou l'ignorance.

Le Petit Poisson Rouge, infatigable, ne ralentit pas :

— Alors nage ici. Maintenant. Avant que le courant ne devienne trop chaud pour nous tous.

— Je ne suivrai pas votre chemin, rétorqua le Chirurgien.

— Personne ne suit. Nous nageons à côté. Parce que c'est ensemble que nous trouverons des eaux encore vivables.

La Tortue, lente et profonde, inclina la tête. Ses yeux anciens portaient le poids des marées passées, des récifs disparus, des espèces englouties par le silence.

— Le même courant n'exige pas le même angle. Certains fuient vers le nord, d'autres s'enfoncent dans les profondeurs. Chacun y trouve sa manière de résister... ou de disparaître.

La chaleur bouleversait les rythmes intimes de l'océan. Les jeunes poissons, nés pour grandir dans un monde stable, voyaient leur croissance perturbée, et certaines espèces réinventaient le temps de leur vie : pondre plus tôt, migrer avant l'heure, se plier aux

saisons qui ne leur ressemblaient plus. Le souffle du monde marin devenait irrégulier, comme un cœur qui bat trop vite, qui hésite et s'adapte.

Un rire éclatant fendit l'eau, léger comme une bulle d'air remontant des abysses.



Le Poisson-Clown jaillit des anémones, tournoyant, ses couleurs défiant l'obscurité qui montait. L'eau devenait acide — comme du jus de citron versé dans la mer. Les

coquilles se dissolvaient lentement, comme du sucre dans du thé. Et là où les coquillages mouraient, les méduses prospéraient.

— Si vous continuez ainsi, vous allez oublier de respirer ! s'exclama-t-il. La joie aussi peut être une manière de tenir, même quand tout autour se défait.

Cette agitation des uns dérangeait les autres. Les prédateurs et leurs proies ne se déplaçaient pas à la même vitesse. Les poissons herbivores abandonnaient des récifs entiers, laissant les algues proliférer, étouffant les coraux fragiles et transformant les jardins de pierre en labyrinthes silencieux. Le rythme de la vie se brisait, et avec lui, l'équilibre ancien qui semblait immuable.

La Crevette, troublée par tout ce qu'elle venait de voir, se tourna vers l'Hippocampe :

— Pourquoi l'eau change-t-elle comme ça ?

L'Hippocampe traça de petits cercles dans l'eau, ses mouvements délicats comme une écriture invisible :

— Là-haut, ils brûlent des choses. Charbon, pétrole, gaz. Ça réchauffe l'air. L'air réchauffe l'eau.

Il marqua une pause, ses yeux reflétant une tristesse ancienne. « Deux degrés. Rien pour un humain qui règle son thermostat. Tout pour un poisson dont les branchies brûlent. »

L'eau absorbe aussi leur fumée. Et cette fumée rend l'eau acide.

— Acide comment ? demanda la Crevette, ses antennes frémissant d'inquiétude.

— Assez pour dissoudre les coquilles. Assez pour que les coraux perdent leurs couleurs et meurent. Assez pour que respirer devienne brûler.

Rouge intervint doucement, ses écailles reflétant la lumière trouble :

— Et nous, on nage dans ce vinaigre tous les jours. En espérant que demain, il sera moins fort.

Un silence dense s'installa, troublé seulement par le léger clapotis des courants.

Puis la Crevette murmura, sa voix presque avalée par l'eau :

— Alors on fait quoi ?

Rouge regarda au loin, vers les profondeurs où le Poisson-Éléphant attendait.

— On nage quand même. Mais ensemble.

Plus bas, là où la clarté se raréfie et où le temps s'accumule en couches épaisse de sédiments et de souvenirs, le Poisson-Éléphant demeurait, immobile. Son corps massif portait des silences, des vérités que l'océan garde pour lui seul, comme il garde la chaleur, année après année.

— Nager ensemble attire ce qui dévore. Seul, on se fait oublier. Mais est-ce vivre vraiment ?

Le poulpe déploya ses bras, ses ventouses effleurant coraux et fragments de plastique.

— S'oublier soi-même est aussi un risque. Certaines vérités ne se révèlent que lorsqu'elles résonnent avec d'autres. Peut-être est-il temps de se rappeler que nous sommes tous liés, même dans la fuite.

Le Poisson-Éléphant hésita. Puis d'un battement lent, il avança :

— Un jour. Pas davantage. Mais aujourd'hui, je nage avec vous.

Le Poisson-Papillon apparut alors. L'eau sembla se plier à sa présence, comme si elle reconnaissait en lui l'un des derniers gardiens des équilibres perdus. Ses nageoires

dessinaient des motifs invisibles, des chemins que le courant suivait encore par habitude, par mémoire.

— Certains chemins ne sont pas faits pour être suivis. Ils n'existent que si plusieurs regards les maintiennent ouverts. Regardez autour de vous : les récifs blanchissent, les poissons migrent, les vagues montent. Nous ne pouvons plus nager comme avant.

Ils se rapprochèrent, non pour décider d'une direction, mais pour éprouver si leurs rythmes pouvaient cohabiter sans se dissoudre. Le Petit Poisson Rouge parla, non pour guider, mais pour accorder leurs mouvements à celui, plus vaste, de la marée.

— Ce que nous partageons ne nous protège pas. Cela nous engage.

La Tortue ajouta, sa voix portant le poids des âges : « Détruire est l'œuvre de l'instant, construire, celle de la durée : ce que la colère abat en une seconde, la sagesse ne le relève qu'au fil des saisons. »

Rouge hocha la tête. « Les révolutions rapides brûlent comme des étoiles filantes : éblouissantes, mais brèves. Nous, nous sommes le corail. Millimètre après millimètre, cycle après cycle. Pas de héros. Pas de coup d'éclat. Juste la patience têtue de ceux qui construisent ce qui dure.

Une vague se leva, non pour séparer, mais pour éprouver. Elle les enveloppa, les toucha, puis se défit en éclats de lumière, comme un souffle fragile avant l'orage.

— Et maintenant ? demanda le Poisson-Clown, sa voix moins dansante, plus grave.

La Méduse, pulsant doucement, répondit, ses tentacules filtrant l'eau chargée de plancton et de microplastiques — ces débris invisibles, plus petits qu'un grain de sable,

venus des bouteilles, des sacs, des vêtements d'en haut. On les avalait en croyant manger. On mourait en croyant vivre :

- Maintenant, nous laissons passer ce qui doit circuler : l'information, l'urgence, la mémoire de ce que nous avons été.
- Et nous retenons ce qui doit être transmis : l'espoir, la résistance, la promesse de nager autrement.

Ils cessèrent d'être portés par le courant. Ils commencèrent à le porter.

Plus loin, l'eau devint bruyante, chaotique. Des bancs tourbillonnaient, porteurs de récits contradictoires, de noms d'espèces disparues, de cris étouffés sous les vagues. Le Petit Poisson Rouge traversa sans s'arrêter. Ici, la vérité n'avait plus besoin d'être dite : elle devait être vécue, traversée, comme on traverse une tempête pour atteindre l'autre rive.

Lorsqu'ils atteignirent les algues gravées de récits anciens — histoires de récifs luxuriants, de bancs de poissons innombrables, de mondes marins encore froids et généreux — chacun agissait là où son mouvement pouvait ouvrir une brèche, éclairer un passage, desserrer l'étau de la chaleur et de l'oubli.

Le Poisson-Perroquet transforma ce qui pouvait l'être, rongeant les algues envahissantes pour laisser passer la lumière. L'Hippocampe ajusta les passages, guidant les plus petits vers des eaux moins hostiles. La Tortue maintint la profondeur, rappelant que certaines vérités ne s'effacent pas, même quand tout semble perdu.

Enfin, la source. Pas une réponse. Une respiration intacte.

La Baleine les observa longuement, ses yeux reflétant des siècles de mémoire, mais aussi les cicatrices des filets, des marées noires et de la chaleur accumulée.

Son regard sembla traverser le temps lui-même :

— Le temps est la vie, sans retour... Ce que vous faites maintenant dessine déjà ce qui sera. Ou ce qui ne sera plus.

Elle souffla, et un jet d'eau monta vers la surface, emportant avec lui des fragments de plastique.

— L'océan garde trace de ce que vous y déposez. Même quand vous oubliez. Il garde la chaleur que vous lui donnez, le plastique que vous y jetez, les silences que vous laissez derrière vous. Mais il garde aussi l'espoir que vous y semez.

Ils repartirent, sans légèreté, mais sans dispersion. Le courant n'était plus une promesse : il était devenu un lien, fragile mais réel, entre eux, entre les âges, entre la mémoire et l'inconnu.

Entre deux nappes de clarté, peut-être commence alors ce que nous sommes encore capables de devenir. Peut-être est-ce là que se loge la force d'inventer une nouvelle manière d'habiter le monde marin, ensemble, avec l'eau et avec le temps.

Mais Rouge sentait qu'une ombre planait encore sur ces eaux. Ce pressentiment qu'il avait eu, autrefois, dans le Sanctuaire — cette lumière froide aperçue entre deux rochers — revenait le hanter comme une promesse non tenue.

C'est alors qu'un petit poisson apparut, nageant en cercles hésitants, comme un corps qui ne sait plus où poser son ombre.

Rouge l'observa sans bouger. Le poisson s'approcha, lentement, comme celui qui a peur de déranger même le silence. Ses écailles étaient ternies d'une lumière qui n'était pas la sienne.

— Il y en a un, murmura-t-il. Dans les profondeurs. Là où le soleil ne touche plus rien.

Il hésita. Ses nageoires tremblèrent, comme des feuilles qui se souviennent du vent.

— Sa lumière ne réchauffe pas. Elle hypnotise. Elle attire les autres vers elle, et quand ils sont proches... ils ne se souviennent plus d'où ils venaient.

Rouge sentit ses écailles frémir. Cette lumière — il l'avait perçue, autrefois, dans le Sanctuaire. Un éclat entre deux rochers. Froid. Dirigé. Il ne l'avait pas oubliée.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis que l'eau a commencé à se réchauffer. Il est arrivé avec la chaleur. Comme elle arrive, lui.

Le petit poisson baissa la tête. Sur son flanc, une trace pâle — là où sa propre lumière avait été absorbée, vidée, comme l'eau vidée de sa vie.

— Et les autres ? Ceux qui sont restés près de lui ?

— Ils ont oublié. Pas par choix. Leur lueur s'est éteinte doucement, comme une étoile qui s'enfonce dans l'eau. Ils sont toujours là. Ils nagent toujours. Mais ils ne se souviennent plus pourquoi.

Rouge regarda vers les profondeurs. Le courant y allait, lent et régulier, comme un appel ancien.

— Montre-moi, dit-il.

Le petit poisson le regarda un instant. Puis il plongea.

L'eau devint plus dense à mesure qu'ils descendaient. La lumière du soleil se réduisait à des filaments tremblants, puis disparut complètement. Dans cette obscurité presque totale, quelque chose brillait.

Pas comme les méduses. Pas comme les Pyrosomes. Une lumière froide, précise, dirigée — comme un œil qui regardait sans clignoter.

C'était le Poisson-Pêcheur.

Il régnait. Pas par la force — par la lumière. Sa lumière hypnotique se répandait en cercles réguliers, comme des anneaux sur l'eau après une pierre. Et autour de lui, les créatures nageaient — mais nageaient comment ? En cercle. Toujours en cercle. Comme des poissons qui ont oublié qu'il existe d'autres directions.

Rouge s'immobilisa. Il comprit alors que le vrai danger n'était pas une bête qui dévore. C'était une lumière qui éteint.

Et dans cette compréhension, une vérité remonta des profondeurs, comme un écho des paroles du Poulpe : « Celui qui contrôle les récits du passé contrôle les choix du présent. » Le Poisson-Pêcheur ne les attaquait pas. Il effaçait leur mémoire, réécrivait leur histoire, jusqu'à ce qu'ils oublient qu'ils avaient un jour su nager autrement.

Et dans les ombres, autour de cette lumière, il percevait — à peine — d'autres présences. Ceux qui résistaient. Pas en nageant contre le courant. En nageant dans les endroits où sa lumière ne touchait pas.

La Crevette apparut d'une ombre, ses pattes immobiles pour une fois.

— On est beaucoup, chuchota-t-elle. Mais on ne se voit pas. C'est comme ça qu'on tient.

Le Poulpe émergea à côté, ses tentacules épousant les pierres — invisible sauf pour ceux qui savaient regarder.

— Montrons une nageoire. Juste une. Qu'ils croient avoir trouvé notre trace... alors qu'ils ne verront que ce que nous leur laissons voir.

La Tortue, lente, se glissa entre eux. Ses yeux portaient la patience de ceux qui construisent sans voir la fin.

— Celui qui propose s'expose, murmura-t-elle. Mais celui qui s'expose avec sagesse transforme sa vulnérabilité en force.

Rouge contempla les Pyrosomes qui brillaient dans les profondeurs — des lumières éparses, comme des grains de sable qui se souviennent d'avoir été un récif.

— Il nous faut un rythme, dit-il. Pas un chef. Pas un centre. Une harmonie. Une mélodie que seuls ceux qui écoutent vraiment pourront reconnaître.

Les cycles qui suivirent furent marqués par une patience millénaire. Chacun apportait sa pierre à l'édifice invisible.

Les Crabes-Archivistes creusèrent le sable, plus loin, et y trouvèrent des souvenirs anciens — des histoires qui avaient déjà nagé ces eaux.

— Cette histoire a déjà nagé ici. Je la reconnaiss dans le sable. Ils répètent. Et la répétition, c'est où on entre.

Le Poulpe écouta, puis murmura :

— Notez-le. Pas comme une menace, mais comme une preuve. Leurs mensonges se répètent. Et la répétition crée la fissure par laquelle nous entrerons.

Rouge s'approcha des Crabes-Archivistes. « Nous ne cherchons pas à les vaincre d'un seul coup. Nous cherchons à éroder leur certitude. Un doute ici. Une question là. Jusqu'à ce que même leurs alliés se demandent : 'Et si...?' »

Il traça un cercle lent dans l'eau, ses tentacules dessinant des motifs anciens. « Quand l'information devient opinion, elle cesse d'éclairer et commence à diriger. C'est leur méthode. Ils ne cachent pas la vérité — ils la noient sous tant de versions contradictoires que plus personne ne sait quoi croire. Alors ils croient ce qui brille le plus fort. »

Rouge frémit. Il comprenait maintenant pourquoi tant de poissons tournaient en cercle autour de la lumière du Pêcheur. Ce n'était pas de la magie. C'était de la confusion savamment orchestrée.

Rouge frémit. Il comprenait maintenant pourquoi tant de poissons tournaient en cercle autour de la lumière du Pêcheur. Ce n'était pas de la magie. C'était de la confusion savamment orchestrée.



— Mais il y a quelque chose qu'il ne pourra jamais contrôler, murmura la Tortue, surgissant des ombres. Nos pensées et nos actes ne sont pas marchandisables. On ne peut pas acheter l'écoute véritable. On ne peut pas vendre la transformation intérieure. C'est notre force invisible.

Mais le Poisson-Pêcheur n'était pas dupe. Cette activité inhabituelle n'échappa pas longtemps à son regard scrutateur.

Sa lumière changea — plus froide, plus observante.

— Ils nagent différemment, dit-il à ses calmars. Leur silence a une forme.

Un calmar glissa vers lui, traçant des figures hypnotiques dans l'eau :

— Et si on leur laissait croire qu'ils progressent ? Une rumeur... assez floue pour qu'ils la suivent. Pendant qu'ils cherchent ce fantôme, on continue à les regarder.

Le Poisson-Pêcheur émit une longue pulsation, pensif :

— Lancez-la. Pendant qu'ils chasseront des fantômes, nous consoliderons notre contrôle.

La rumeur courut comme un courant chaud dans les eaux occidentales.

Les poissons chuchotèrent avec inquiétude. Des migrations anormales. Des disparitions inexpliquées. Rien de précis, juste assez pour créer l'anxiété.

Mais la Crevette, rapide comme toujours quand ça comptait, ne fut pas dupe.

Elle revint vers la cachette, ses antennes vibrantes :

— C'est un piège ! Une diversion pour nous détourner de l'essentiel !

Rouge resta calme.

— Qu'ils croient nous avoir trompés. Ça leur prendra du temps. Et le temps, pour une fois, nage avec nous.

Une jeune méduse pulsait d'inquiétude :

— Et si les autres nous reprochent de ne rien faire ?

La Tortue répondit, sans se presser, sa voix grave portant la sagesse des âges :

— Le silence est aussi une manière de nager. Parfois, la meilleure.

Au fil des jours, dans les profondeurs, quelque chose se solidifiait. Pas une structure visible — un rythme.

Les Poissons-lanternes juvéniles synchronisèrent leurs éclats avec précision : un détail ici, une archive là, une petite contradiction ailleurs.

Les courants dominants ralentissaient là où ils passaient. Des relais de mémoire s'élevaient, comme des coraux qui poussent millimètre après millimètre. Des lumières se synchronisèrent, imperceptiblement, en une mélodie que seuls ceux qui écoutaient vraiment pouvaient reconnaître.

En apparence, les profondeurs n'avaient pas changé.

Mais sous cette surface familière, quelque chose de nouveau respirait.

Le Poisson-Pêcheur observa les courants. Un motif lumineux attira son attention.

— Ils ne réagissent pas comme prévu, murmura-t-il. Leur silence est... organisé.

Un calmar suggéra : « Lançons plusieurs versions de ce qu'ils font. Non pas en interdisant l'ancienne version — cela éveillerait les soupçons — mais en la noyant sous tant de récits contradictoires que plus personne ne saura laquelle est vraie. Quand tout peut être vrai, plus rien ne l'est. »

Le Poisson-Pêcheur émit une longue pulsation, pensif.

— Une organisation lente est toujours vulnérable. Un bon éclat de lumière peut tout faire basculer.

Un calmar suggéra, rusé :

— Et si cet éclat venait de nous ?

Silence, puis :

— Pas encore. Laissons-les croire qu'ils progressent. Toute structure laisse des traces. Et je sais comment exploiter les traces.

Au fil des jours, Rouge ressent ce changement d'attention. Il murmura aux siens : « La liberté n'est pas l'absence de pièges, mais la façon de marcher dessus sans se briser. Il nous observe. Nous devons nager avec encore plus de précaution. »

— Il nous observe différemment maintenant, dit-il. Comme s'il comprenait enfin ce que nous construisons.

L'Hippocampe répondit paisiblement :

— Qu'il observe. Observer prend du temps. Et pour une fois, le temps est de notre côté.

Autour d'eux, la résistance ajusta ses positions avec la patience d'un corail qui construit son récif.

Des zones où les courants dominants ralentissaient. Des relais de mémoire où s'accumulent les morceaux de lumière, comme des perles sur un fil invisible. Des couloirs de doute entretenus avec une patience infinie.

En apparence, les profondeurs n'avaient pas changé.

Mais sous cette surface familière, quelque chose s'était solidifié — une structure neuve, aussi solide que les récifs les plus anciens.

Puis un jour, sans avertissement, quelque chose d'étrange se produit.

Les Pyrosomes s'éteignent. Un à un, leurs scintillements disparaissent, comme si une ombre avait glissé sur leur lumière.

Le Poisson-Pêcheur, immobile au centre de son royaume lumineux, observe sans comprendre. Ses écailles, habituellement vibrantes, semblent ternes. Ses alliés — requins et calmars — perdent soudain leur direction, leurs mouvements devenant désordonnés.

Exactement au même moment, le Petit Poisson Rouge nage vers le cœur des profondeurs. Autour de lui, les Poissons-lanternes juvéniles forment une spirale silencieuse. Leurs éclats, autrefois vifs, sont maintenant teintés d'or, comme s'ils reflétaient une lumière venue d'ailleurs. Leurs écailles brillaient d'une attente tendue.

Le Petit Poisson Rouge le vit enfin.

Au centre de la spirale, là où aucun courant n'osait pénétrer, brillait un Pyrosome nouveau. Mais ce n'était pas le bleu translucide habituel. Il était doré, comme un morceau de soleil tombé dans les profondeurs. Sa lumière respirait.

Chaque pulsation émettait un son cristallin. Les Poissons-lanternes frémissaient. Les coraux s'éclairaient, les algues s'étiraient. Tout semblait danser au rythme du Pyrosome doré.

Petit à petit, l'effet se propagea. Les bancs de poissons dispersés s'allumèrent à leur tour. Leurs écailles révélaient des motifs complexes, invisibles depuis la surface. Le Pyrosome doré réveillait un réseau ancien, un chant oublié de l'océan.

Le sable, les coraux, les algues vibrèrent avec lui. Une carte secrète de l'océan se dessinait, visible seulement pour le Petit Poisson Rouge. Chaque éclat semblait atteindre le ciel, comme si les étoiles plongeaient dans l'eau pour danser avec les profondeurs.

La Crevette murmura, fascinée :

— Qu'est-ce que c'est ?

L'Hippocampe, immobile, répondit par un poème :

« Dans la cour du temps,

le cœur court sans répit,

Le court instant fuit dans le cours qui s'enfuit.

On court après un rêve, au heurt des illusions,

Tandis que le réel se joue de nos passions. »

« Dans la cour du temps,

le cœur court sans repos,

Le cours des jours s'efface, emporté par les flots.

On court après l'ombre, fuyant le présent,

Et l'éternel s'échappe, discret et distant. »

La Crevette cessa de bouger, ses antennes immobiles pour la première fois.

L'Hippocampe marqua une pause, ses bulles formant des cercles parfaits, puis ajouta d'une voix plus grave :

« Un saut dans l'inconnu scelle le sort du sot,

Sous le sceau du silence, le temps fait son lot.

Le seau de la vie déborde et se vide,

En sursaut le poisson cherche un éclat dans les flots. »

Le Petit Poisson Rouge s'approcha. La lumière du Pyrosome l'enveloppa, douce et enveloppante. Une voix résonna en lui — ou peut-être une certitude :

— Vaut mieux une parole dense que mille violences.

Il attendit une réponse, une explication. Rien. Juste ces mots, suspendus dans l'eau comme une porte entrouverte sur l'invisible. Rouge comprit alors : les vérités ne sont pas faites pour tout dire. Elles ouvrent des brèches, laissent filtrer le doute, invitent à chercher au-delà.

Quand il rouvrit les yeux, le Pyrosome avait disparu, ne laissant qu'une traînée de poussière d'étoiles flottant dans l'obscurité liquide. L'océan retint son souffle, comme saisi par une attente silencieuse.

Le ciel au-dessus de l'océan était sombre, chargé d'ombre et de lumière qui scintillaient sur les vagues. Les nuages s'ouvraient par endroits, laissant filtrer des éclats pâles, comme si le jour hésitait encore à se lever tout à fait. Mais sous la surface, loin des regards, le rouge du Petit Poisson Rouge brillait comme une torche vivante. Il avançait

dans l'eau dense, guidant ses alliés à travers un monde qui tremblait, non de colère, mais de mouvements incessants, de forces lourdes et mécaniques qui descendaient sans visage.

Au loin, les bateaux approchaient. Leurs coques métalliques fendaient la surface. Des filets plongeaient, des chaînes cliquaient, des structures métalliques descendaient vers eux.



Petit Poisson Rouge convoqua les tortues centenaires. Elles arrivèrent lentement, leurs carapaces marquées de lignes anciennes. Les crabes suivirent, pinces levées, prêtes non

pas à attaquer, mais à tenir. Les crevettes apparaissent en nuées rapides, scintillantes, dessinant dans l'eau des trajectoires imprévisibles.

Les poissons-lumière s'alignèrent, formant des colonnes phosphorescentes, ouvrant des chemins clairs pour les plus petits, les plus jeunes, ceux qui n'avaient pas encore appris à lire les dangers de l'eau trouble.

Le rouge circulait entre eux.

Il pulsait.

Il vibrait.

Il battait comme un cœur collectif, non pressé, mais présent.

La première nappe les frappa sans avertissement. Une masse sombre et épaisse engloutit les courants. L'odeur de carburant brûla leurs branchies. Respirer devenait suffoquer. Elle sentait le moteur, le carburant, le monde d'en haut. Elle collait aux branchies comme du goudron. Respirer devenait brûler.

Elle avançait, collait, alourdissait. Les crabes frappèrent ses lisières, déchirant la surface en bandes plus fines. Les tortues poussèrent des débris naturels, des troncs, des algues compactes, créant des lignes de résistance. Petit Poisson Rouge se plaça au centre et projeta des bulles rouges, vives, concentrées, qui traversaient la masse sombre et ouvraient des passages étroits. Les poissons-lumière éclairaient ces failles, guidant les corps pris au piège, les menant hors de l'étouffement.

Mais rien ne s'arrêta.

Des filets descendirent.

Lents d'abord.

Puis nombreux.

Ils enveloppaient les coraux, capturaient les algues, immobilisaient les poissons. Les crevettes attaquèrent par milliers, pinces et antennes s'enroulant dans les cordages. Petit Poisson Rouge entra dans le maillage, frôlant chaque nœud, chaque tension, pendant que les tortues soulevaient de larges pans pour libérer ceux qui ne pouvaient plus bouger. Les coraux émirent des signaux silencieux, chimiques, diffus, appelant d'autres présences depuis les profondeurs. Des poissons abyssaux surgirent, formant des vagues vivantes qui déstabilisèrent les pièges.

Le courant s'alternait entre lenteur et accélération, chaque pause permettant au Rouge de mesurer le chaos, chaque explosion de mouvement intensifiant le ballet mécanique et animal, comme si le temps lui-même se pliait aux luttes de l'océan.

Puis les machines arrivèrent.

Elles semblaient surgir des abysses elles-mêmes, engendrant des vagues qui froissaient l'eau comme du métal chauffé. Chaque cliquetis résonnait comme un gong lointain, et les bulles éclataient en éclats argentés qui se mêlaient aux lueurs du rouge vibrant.

Elles faisaient vibrer l'eau.

Elles broyaient.

Coquillages, rochers, fragments de récifs disparaissaient dans leur passage. Les crabes se jetèrent contre elles, le métal résonnant sous leurs pinces. Les tortues frappaient, carapaces contre structures, amortissant les chocs. Les poissons-lumière créaient des illusions de mouvements, des reflets trompeurs. Petit Poisson Rouge tournoyait au centre, envoyant des éclats de rouge, non pour blesser, mais pour détourner, pour signaler, pour ouvrir des couloirs.



Il y eut des absences.

Des silences soudains.

Des jeunes poissons disparurent dans les nappes. Une tortue reçut un choc violent en protégeant un groupe de crevettes. Son corps descendit avec lenteur, sans rompre sa posture. Le rouge du Petit Poisson Rouge se fit plus dense. Les poissons-lumière éclairèrent chaque passage. Les coraux appelèrent encore.

Puis le courant changea.

Un flot d'eau chaude descendit, trouble, lourd. Les algues se replièrent. Les coraux pâlirent. Petit Poisson Rouge s'élança dans le flux. Ses écailles éclataient comme des balises. Les tortues formèrent un cercle compact. Les crabes frappaient avec précision. Les crevettes attaquaient les bords du courant.

Au centre, un vortex naquit.

Bulles rouges.

Lumière concentrée.

Le flux se dispersa.

Le temps passa ainsi, dans une danse continue. Les alliances se tissaient sans paroles. Les gestes s'accordaient. Le rouge demeurait au centre, étoile mouvante dans la nuit aquatique.

Puis l'eau changea encore.

Les nappes se fragmentèrent.

Les filets dérivèrent.

Des jardins de coraux recommencèrent à respirer.

Le rouge circulait, régulier, battant dans chaque être vivant.

Alors le matin naquit sans fracas.

La nuit se retira sans hâte, emportant avec elle les derniers échos des combats de la veille. Le soleil perça les nuages en lances dorées, comme si la lumière elle-même avait retenu son souffle avant de se déployer. Petit Poisson Rouge nageait seul, là où les courants s'apaisaient enfin. Les éclats rouges de ses écailles semblaient avoir absorbé les luttes de la nuit, les transformant en une lueur plus profonde, plus calme.

C'est alors qu'une bulle frôla le courant.

Elle tournait.

Elle hésitait.

Elle dansait.

Il s'approcha.

À l'intérieur, quelque chose brillait.

C'était le dessin de Lila.



Mais il n'y avait plus de papier. Plus de crayons. Les traits s'étaient transformés en éclats dorés, en paillettes d'espoir, comme si les combats de la nuit avaient cristallisé en lumière. Le dessin respirait. Les couleurs vivaient dans l'eau, légères, intactes, comme si elles avaient été faites sans poids, sans effort, sans la lourdeur des filets ou des machines.

Petit Poisson Rouge se reconnut.

Il vit ses amis, leurs mouvements synchronisés dans les profondeurs.

Il vit, au-dessus, des mains humaines ouvertes.

Pas accusatrices.

Pas conquérantes.

Juste ouvertes.

Le courant passa sans le toucher.

Ses nageoires frémirent.

Un sourire discret apparut.

Autour de lui, l'eau s'illumina. Les poissons-lumière répondirent, leurs éclats se mêlant aux paillettes dorées du dessin. La bulle monta. D'autres suivirent. Des rires, des chants, des murmures s'élèverent, non pas comme un chœur, mais comme un courant — un mouvement qui ne cherchait ni à dominer ni à s'imposer, mais à exister, simplement.

Pas un chœur.

Un courant.

Petit Poisson Rouge se tourna vers les profondeurs.

Il nagea.

Plus loin.

Plus profond.

La danse continuait.

Dans les étendues bleues où la lumière du ciel se mêlait aux profondeurs en une toile dorée et mouvante, le Petit Poisson Rouge avançait, entouré de ses compagnons, porté par un courant qui était à la fois une caresse et une volonté. On aurait dit que les vagues elles-mêmes les conduisaient vers une destination que nul ne pouvait encore nommer, comme si chaque mouvement de l'eau était une phrase d'une langue ancienne qu'ils commençaient seulement à comprendre.

Autour de lui, chacun apportait sa propre lumière à ce voyage, comme des étoiles dispersées dans la nuit marine :

- La Crevette, dont les éclats de rire résonnaient comme des bulles de joie remontant vers la surface
- Le poulpe, dont les yeux profonds semblaient contenir toute la sagesse des abîmes
- La Tortue, lente et patiente, dont la carapace portait les traces des récits anciens
- La Méduse, dont les mouvements gracieux suivaient le rythme des reflets lunaires sur l'eau — L'Hippocampe, attentif aux détails que les autres ne voyaient pas
- Le Poisson-Perroquet, éclatant de couleurs vives, gardien des récits oubliés, notamment celui du Petit Poisson Noir

Ils avaient quitté leur récif, ce monde rassurant où chaque rocher, chaque algue, chaque courant était connu et nommé, pour s'aventurer dans l'immensité où le silence était une langue et l'horizon une promesse.

C'est alors qu'un frisson parcourut les eaux. D'abord à peine perceptible, comme un souffle léger effleurant la surface, puis plus vibrant, plus présent, comme si des milliers de voix invisibles avaient soudain décidé de s'unir pour chanter la même chanson. Et devant eux, émerveillement pur, apparut une vision qui semblait défier toute logique :

Un ruban d'argent liquide, s'étirant à perte de vue sur des kilomètres, dense et épais comme une forêt de vie, un flot de millions d'êtres minuscules mais déterminés. Chaque sardine, longue de quinze à vingt-cinq centimètres, était une note dans une symphonie silencieuse, chaque mouvement un accord dans une mélodie invisible, où chaque individu, tout en restant lui-même, faisait partie d'un tout bien plus grand que la somme de ses parties.

— Regardez ! s'exclama la Crevette, ses antennes frémissantes. Des milliers... non, des millions !

Le Petit Poisson Rouge observait, subjugué. Chaque sardine suivait ses voisines avec une précision presque mathématique, gardant une distance idéale pour éviter toute collision, revenant instinctivement vers le groupe si jamais elle s'en éloignait.

— Pourquoi sont-elles si nombreuses ? demanda l'Hippocampe.

— Pour survivre, répondit le poulpe, sa voix grave résonnant. Ensemble, elles deviennent bien plus que la somme de leurs forces. Même les prédateurs les plus redoutables ne peuvent en capturer qu'une infime partie. Leur unité est leur bouclier, leur synchronie leur arme.

Tout à coup, la Tortue étendit une nageoire vers l'extérieur du banc.

— Là-bas ! Regardez...

Des silhouettes imposantes et puissantes traversaient les eaux autour d'eux :

— Des orques, ces géants noirs et blancs, chasseurs redoutables et stratèges hors pair — Des grands requins blancs, seigneurs solitaires des profondeurs — Des lions de mer, agiles et voraces, qui, d'ordinaire, évitaient avec soin le territoire des requins, mais qui, aujourd'hui, nageaient à leurs côtés comme si une trêve mystérieuse avait été déclarée

— Ils sont là, côté à côté, murmura la Tortue. D'habitude, les orques chassent les requins, et les lions de mer les fuient. Mais aujourd'hui... ils coopèrent.

Puis elle expliqua avec calme :

— Dans l'océan, certains poissons forment de grands bancs denses. Ces regroupements attirent les prédateurs. Les sardines, les harengs, les maquereaux, les anchois — leurs bancs peuvent être gigantesques et deviennent la proie commune. Orques, lions de mer, certaines baleines et même certains requins se nourrissent souvent ensemble de ces bancs, surtout quand ils se regroupent pour les attraper.

Les sardines tourbillonnaient en un nuage vivant, leurs écailles reflétant la lumière. Les orques les rabattaient vers la surface d'un mouvement précis, les lions de mer les encerclaient avec une grâce inattendue, et les requins, d'habitude si solitaires, se contentaient de frôler les bords du banc.

L'eau, chargée de millions d'écailles argentées, devenait épaisse comme du miel, et chaque mouvement du banc faisait vibrer les courants d'un frisson électrique. On n'entendait ni cris ni clamours, seulement le clapotis sourd des nageoires contre l'eau, le souffle rauque des orques résonnant dans les profondeurs.

Puis le poulpe rompit le silence :

— Seule la chasse à ces poissons qui forment de grands bancs peut réunir des ennemis jurés. Ces poissons — sardines, harengs, maquereaux, anchois — sont une symphonie de vie. Leur nombre et leur discipline collective permettent à chacun de trouver sa place, à l'unité d'émerger et même aux rivaux de coexister. — C'est comme si l'océan leur avait révélé le secret de l'unité, ajouta le Poisson-Perroquet. Comme s'il leur montrait que, malgré leurs différences, ils peuvent être plus forts ensemble.

Et là, au-delà du cercle des prédateurs, flottait une silhouette massive et majestueuse, presque immobile. Le Cachalot, géant bienveillant des abysses, observait la scène avec des yeux calmes et profonds. Il ne participait pas à la chasse. Il n'en avait pas besoin. Lui, le souverain des océans, se contentait d'observer, comme s'il savait que cette danse éphémère était bien plus qu'un simple repas : c'était une leçon d'harmonie.

— Il est là depuis le début, chuchota la Méduse. Il ne chasse pas. Il... témoigne. Il est le gardien des équilibres, celui qui voit au-delà du temps.

Le banc les enveloppa alors dans une danse fluide et gracieuse. Une pensée, sans parole ni son, traversa l'eau : « Nous suivons le courant, mais aussi ce que nos cœurs ont toujours su : l'unité est notre guide. »

Le Petit Poisson Rouge sentit la vérité de ces mots vibrer en lui. L'océan n'était pas simplement un espace à traverser, mais une voix à écouter. La liberté ne résidait pas dans la solitude, mais dans cette harmonie partagée. Comme le Petit Poisson Noir l'avait montré autrefois, le courage pouvait naître de la solitude. Mais aujourd'hui, il comprenait que la sagesse naissait de l'unité — cette force tranquille qui transformait les rivaux en partenaires. Peut-être était-ce là la véritable leçon que le courant portait depuis toujours : savoir quand nager seul, et quand se fondre dans le mouvement des autres.

Puis, doucement, le banc commença à se disperser. Les sardines, libérées de leur formation serrée, devinrent une pluie de lumière, une myriade d'étincelles rappelant que l'infini pouvait naître d'un instant fragile. Autour d'eux, les prédateurs, rassasiés, se séparèrent sans conflit. Les orques plongèrent vers les abysses, les requins s'effacèrent dans les ombres, et les lions de mer regagnèrent les rochers ensoleillés.



Seul le cachalot resta un instant encore, immobile et paisible, avant de s'enfoncer lentement dans les profondeurs, emportant avec lui le secret de ce qu'il avait vu. Puis il disparut à son tour, laissant derrière lui seulement l'écho de sa présence.

— Continuons, murmura le Petit Poisson Rouge, le cœur léger mais rempli d'une certitude nouvelle. Nous ne savons pas où nous allons... mais nous savons pourquoi nous nageons.

Et l'océan, dans son immensité silencieuse, reprit son souffle éternel, gardien des secrets que seuls ceux qui savent écouter avec le cœur peuvent vraiment entendre.

L'océan ne proposa plus d'image.

Ce qui avait été vu n'appelait ni confirmation ni répétition. Le Petit Poisson Rouge sentit que l'accord trouvé ne devait pas être rejoué, mais déplacé.

Il ne chercha pas à maintenir le groupe. Il ajusta seulement sa manière de nager, acceptant que l'unité ne soit plus un mouvement visible, mais une attention partagée.

Alors le courant se retint.

Le Petit Poisson Rouge avançait sans dessiner de trajectoire.

Il ne précédait pas : il accordait.

Car il avait compris ce que le Petit Poisson Noir n'avait peut-être jamais su : on ne change pas le monde en nageant devant tout le monde. On le change en nageant à côté. En écoutant le rythme des autres. En ajustant sa nageoire quand un courant menace de disperser le groupe. Les chefs donnent des ordres. Les accordeurs créent de l'harmonie.

Autour de lui, l'océan trouvait sa propre organisation. La Crevette surgissait par bonds rapides, attentive à chaque infime variation. L'Hippocampe glissait à proximité, infléchissant le courant par des gestes délicats. Le Poisson-Perroquet longeait les roches, mordant la matière du monde pour la transformer.

Le poulpe n'occupait jamais un seul point. Un bras suivait l'élan commun, un autre explorait une faille, un troisième demeurait en retrait. La Tortue, parfois en retrait, parfois parallèle, portait dans chacun de ses gestes une lenteur profonde, une mémoire longue.

Rouge observait cette danse collective avec émerveillement. Personne ne suivait personne. Chacun contribuait à quelque chose de plus grand — non pas en obéissant, mais en écoutant. Non pas en se soumettant, mais en s'accordant.

La Baleine, passant au loin, murmura une vérité ancienne que seuls ceux qui écoutent vraiment peuvent entendre : « Celui qui est à sa place n'a pas besoin d'être nommé : l'eau, elle-même, le reconnaît. »

La Méduse dérivait légèrement au-dessus d'eux. Elle laissait traverser les rumeurs du courant, et retenait ce qui demandait du temps.

Ce jour-là, l'océan ne poussait rien.

Elle retenait.

Ils virent enfin le filet — et comprirent que le vrai choix n'était plus de fuir, mais de décider ensemble ce qu'ils allaient en faire.

Autour du filet tendu entre les eaux, les créatures s'étaient rassemblées. Le Poulpe, avec ses huit bras habiles. L'Hippocampe, fragile mais sage. La Tortue, gardienne de mémoires anciennes. La Méduse, qui flottait en silence. Le Crabe, les pinces levées. Et au centre, vibrant d'une couleur impossible à ignorer : le Petit Poisson Rouge.

Au-dessus d'eux, un bateau de pêche dérivait doucement. Plus haut encore, des mouettes traçaient des cercles.

Le filet n'était pas seulement une menace. C'était aussi une révélation : ils pouvaient choisir. Ensemble.

— Ce filet nous montre quelque chose, murmura la Tortue. Celui qui contrôle les fils contrôle les destins. Mais que se passerait-il si nous apprenions, nous aussi, à tisser nos propres réseaux ?

Le Petit Poisson Rouge observa le filet qui ondulait dans le courant, ses mailles formant une géométrie à la fois belle et dangereuse.

— Nous avons plongé dans les profondeurs pour comprendre. Nous avons affronté la lumière trompeuse du Poisson-Pêcheur. Nous avons appris que vaut mieux une parole dense que mille violences. Et maintenant, face à ce filet, nous savons : les fils qui nous menacent peuvent aussi devenir les liens qui nous unissent.

La Crevette bondit autour du filet :

— Alors utilisons-le autrement ! Pas pour capturer, mais pour communiquer. Pas pour séparer, mais pour relier.

Le Poulpe enroula un tentacule autour d'une maille :

— Chaque fil peut porter un message. Chaque nœud peut devenir un point de rencontre.

L'Hippocampe murmura :

— Dans les profondeurs, nous avons tissé une résistance invisible. Ici, en surface, faisons-en un réseau visible. Un filet qui ne capture pas, mais qui connecte.

Et c'est ainsi qu'ils prirent leur décision finale. Pas de fuite. Pas de soumission. Mais une transformation. Ils avaient appris que les grands changements ne viennent pas d'un seul poisson qui nage plus vite que les autres. Ils viennent de milliers de gestes minuscules, coordonnés, patients. Chacun portant sa part. Aucun irremplaçable. Tous nécessaires.

Le filet qui devait les piéger devint le symbole de leur union. Chaque créature y accrocha un morceau de lumière, une mémoire, un message. Les Pyrosomes y ajoutèrent leurs scintillements. Les coraux y tissèrent leurs sagesses anciennes. Les algues y inscrivirent leurs chants.



Et tandis que le bateau s'éloignait, perplexe devant ce filet qui brillait désormais de mille feux, les créatures marines comprirent quelque chose d'essentiel :

Les outils de l'oppression peuvent devenir les instruments de la libération.

Les fils qui divisent peuvent tisser des ponts.

Et celui qui refuse de devenir chef peut créer plus de changement que tous les leaders réunis — car il ne demande pas aux autres de le suivre. Il leur rappelle qu'ils savent déjà nager.

Et les profondeurs où l'on se cache peuvent devenir le terreau d'où l'on émerge, transformé.

Dans le silence, leurs décisions continuaient de tracer des chemins invisibles, là où les fins se déguisent en commencements...

Et ainsi, le réseau se tissa. Non pas en un jour, ni en une lune, mais cycle après cycle, comme les marées qui sculptent les rivages.

Rouge et ses compagnons nagèrent encore longtemps, portant ce qu'ils avaient appris vers d'autres eaux, d'autres récifs, d'autres créatures qui attendaient sans le savoir qu'on leur rappelle qu'elles pouvaient choisir.

Mais quelque chose appelait encore Rouge. Une vibration ancienne, un murmure venu des profondeurs qu'il n'avait jamais vraiment quittées.

Depuis leur rencontre avec la Tortue, leur manière de nager avait changé. Non pas leur direction, mais leur présence.

La Crevette n'avait plus sauté depuis trois jours ; ses pattes glissaient dans l'eau avec une grâce qu'elle ne reconnaissait pas.

— Tu as vu ? murmura-t-elle.

— Quoi ? répondit Rouge.

— L'eau... Elle devient plus claire. Comme si elle... attendait.

Rouge s'arrêta. La lumière filtrait différemment, en rayons obliques qui découpaient l'océan en tranches dorées. Au loin, une ouverture dans la roche. Pas une grotte ordinaire : quelque chose d'ancien, de patient, presque vivant.

— On y va ? chuchota la Crevette, ses antennes frémissant.

Rouge observa l'entrée. Les reflets dansaient sur les parois, comme si la grotte respirait.

— L'inconnu n'est pas un ennemi, dit-il doucement. C'est un compagnon de voyage. Et celui-ci nous attend depuis le début.

— Nous n'avons jamais vraiment eu le choix, murmura-t-il. Depuis le début, nous nagions vers ici.

Ils pénétrèrent dans la pénombre lumineuse. L'intérieur était vaste, cathédrale liquide où chaque rayon de lumière semblait sculpté par une main invisible. Les parois reflétaient l'eau en motifs mouvants, donnant l'illusion que la grotte elle-même nageait dans un océan plus vaste, fait de temps et de mémoire.

Au centre, un bassin circulaire, parfaitement calme. L'eau semblait avoir appris à écouter avant de parler. Et là, dans les faisceaux de lumière, une silhouette noire, fluide et insaisissable : le Petit Poisson Noir.

Ce n'était plus un fantôme de légende. C'était réel, mais énigmatique. La distance entre mythe et chair semblait réduite à l'épaisseur d'une écaille.

Rouge comprit soudain : le Petit Poisson Noir n'avait jamais été une légende à poursuivre. Il était une question à incarner.

— C'est lui... murmura la Crevette.

Le Poisson Noir s'arrêta face à Rouge. Leurs reflets se touchaient presque, comme deux mondes séparés par une membrane si fine qu'elle pouvait se déchirer d'un battement de nageoire.

— Vous m'avez reconnu, dit-il. Je suis ce que vous portiez déjà, mais que vous n'osiez pas nommer. Je suis la question que vous refusiez de poser.

Il marqua une pause.

— Tu vois maintenant ?

Rouge cligna des yeux. Sur son flanc gauche, ses écailles rouges, polies par le temps. Sur le droit, une lueur bleuâtre translucide, comme celle des méduses qu'ils avaient croisées. Une lumière venue de lui-même.

— Qu'est-ce que... balbutia-t-il.



Le Poisson Noir traça un cercle, puis un autre, et chaque passage révéla Rouge à lui-même : le jeune Rouge incertain, celui qui écoutait la Tortue, celui qui guidait sans savoir.

— Ton flanc gauche cherchait. Ton flanc droit écoute. Les réponses ne se trouvent pas : elles se deviennent. Elles se tissent dans le mouvement même de nager, de respirer, d'être présent à l'eau qui te porte.

Il traça un cercle autour de Rouge. « Le voyage ne révèle pas qui vous êtes. Il vous transforme en celui que vous étiez censés devenir. La différence est infime, mais elle contient tout l'océan. »

La Crevette s'approcha. Son ombre ne sautait plus. Elle glissait, fluide, comme une note de musique fondu dans l'harmonie.

— Tu danses, dit le Poisson Noir. Danser, c'est dialoguer avec le monde.

Rouge sentit son cœur battre au rythme de la grotte. Le Poisson Noir leva une nageoire et trois courants apparurent, chacun menant vers un avenir différent.

— Celui-ci vous portera vers d'autres, pour refléter ce qu'ils ne voient pas encore en eux-mêmes.

— Celui-là vous séparera, mais vous conserverez le souvenir de ce que vous avez partagé.

— Et celui-ci restera au centre, pour contempler et apprendre que certaines vérités se révèlent seulement à ceux qui s'abandonnent à l'attente.

Rouge et la Crevette se regardèrent. Aucun choix n'était définitif. Chaque courant était une invitation, une danse, un mouvement vers l'inconnu.

Le Poisson Noir sourit dans l'ombre. « Le choix n'est pas une question. C'est une chorégraphie. Un mouvement que le corps connaît avant l'esprit. »

— Peut-être que le choix n'est pas de savoir, murmura la Crevette. Mais de dire oui à la vie, même sans comprendre où elle mène.

— Choisir n'est pas fermer les possibles, murmura Rouge. C'est simplement décider par quelle porte entrer maintenant, en sachant que demain, d'autres s'ouvriront.

Ils tendirent la nageoire l'un vers l'autre et, ensemble, plongèrent dans le courant choisi. L'eau les enveloppa comme une caresse.

Peu importe lequel. Peut-être le premier, pour devenir miroir pour d'autres. Le second, pour apprendre la solitude féconde. Le troisième, pour contempler le secret de la grotte. Ou peut-être le quatrième, celui que personne ne voit avant de l'emprunter : le courant de ceux qui créent leur propre chemin.

L'eau ne dit rien. Elle murmura seulement, comme un souffle ou un rire : « Le choix n'est pas une réponse. C'est une danse. Et la danse ne s'arrête jamais. »

Lorsqu'ils ressortirent, l'océan n'avait pas changé. Les méduses pulsaient, les algues ondulaient, les courants coulaient. Mais Rouge et la Crevette nageaient autrement. Non plus en cherchant. En écoutant.

Ils avaient trouvé leur rythme. Leur danse. Leur chemin. Et, pour la première fois, ils savaient que l'avenir, même inconnu, était une promesse à explorer ensemble.

Et ainsi, le réseau se tissa. Non pas en un jour, ni en une lune, mais cycle après cycle, comme les marées qui sculptent les rivages.

Rouge et ses compagnons nagerent encore longtemps, portant ce qu'ils avaient appris vers d'autres eaux, d'autres récifs, d'autres créatures qui attendaient sans le savoir qu'on leur rappelle qu'elles pouvaient choisir.

Des cycles passèrent. Les eaux changèrent. Les récifs se transformèrent.

Un soir, lors d'une nouvelle nuit de Yalda — la plus longue nuit de l'année —, dans un récif aux mille teintes différentes du premier, une très vieille poisson étendit ses nageoires comme on ouvre un précieux coffret.

Autour d'elle, douze mille jeunes poissons se blottirent. Leurs écailles captaient la lumière lunaire — certaines noires comme l'encre des abysses, d'autres rouges comme l'aurore, d'autres encore d'une teinte que personne ne savait nommer.

— Grand-mère, murmura l'un d'eux, ses écailles encore transparentes comme le premier matin du monde, raconte-nous une histoire.

La vieille poisson sourit. Ses yeux anciens reflétaient une lumière qu'aucun des petits poissons ne sut nommer — une lueur qui semblait venir d'un temps où les récifs n'étaient pas encore nés.

— Il était une fois, commença-t-elle, deux poissons qui nagèrent au-delà des limites connues.

— Deux ? s'étonnèrent les jeunes, leurs voix mêlées comme le clapotis des vagues.

— Oui. Le premier était noir comme l'encre des abysses. Il nagea seul vers l'inconnu, traçant un sillon dans les ténèbres, là où aucun autre n'avait osé aller. Son courage fut une flamme dans la nuit, brève mais assez intense pour éclairer le chemin de ceux qui viendraient après lui. Car il comprit que parfois, pour que d'autres puissent vivre, un seul doit oser partir.

Elle marqua une pause, laissant le silence s'installer comme une marée montante.

— Et le second ? chuchota un jeune poisson, ses écailles à peine visibles dans l'obscurité.

— Le second était rouge comme l'aurore. Il ne nagea pas seul. Il écouta les courants, s'accorda aux autres, et comprit qu'on ne change pas le monde en nageant devant tout le monde, mais en nageant à côté, en créant des liens là où il n'y avait que des solitudes. Il devint non pas un chef, mais un accordeur — celui qui transforme le chaos en harmonie, simplement en étant présent.

Les jeunes poissons frissonnèrent. L'eau autour d'eux sembla retenir son souffle, comme si la mer elle-même écoutait cette histoire.

— Mais grand-mère, demanda le plus petit, sa voix tremblante comme une feuille dans le vent, ces deux poissons... existaient-ils vraiment ?

La vieille poisson le regarda longuement. Dans ses yeux brillait quelque chose d'ancien et de nouveau à la fois — comme si elle avait nagé dans ces eaux-là, autrefois, quand elle était jeune et rouge, quand le monde était encore une promesse.

— Les légendes, mon petit, ne sont vraies que si nous les faisons vivre. Le Poisson Noir a existé parce que quelqu'un a osé partir. Le Poisson Rouge existe parce que quelqu'un a osé rester — et transformer ce qui semblait immuable.

Elle traça un cercle dans l'eau avec sa nageoire, comme pour dessiner une frontière invisible entre le passé et l'avenir.

— Et maintenant, c'est à vous de choisir. Serez-vous ceux qui partent seuls ? Ceux qui restent pour accorder ? Ou inventerez-vous une troisième voie, une couleur nouvelle que même les anciens n'ont pas imaginée ?



Un silence profond s'installa. Les jeunes poissons se regardèrent, leurs écailles captant la lumière de la lune dans des teintes qu'ils ne connaissaient pas encore — des reflets de ce qu'ils pourraient devenir.

La vieille poisson referma les yeux. Autour d'elle, onze mille neuf cent quatre-vingt-dix jeunes glissèrent dans le sommeil, bercés par le mouvement de l'eau et par la douceur de sa voix, tels des algues confiées à la marée.

Mais dix petits poissons restèrent éveillés.

Leurs nageoires frémissaient à peine. Dans leurs yeux persistait une clarté fragile, pareille à des éclats de lune suspendus à la surface de l'eau. Ils demeuraient immobiles, comme s'ils pressentaient déjà que cette histoire n'était pas faite pour endormir, mais pour éveiller.

Ainsi, bien des cycles auparavant, un autre Petit Poisson Rouge était resté éveillé lui aussi, les écailles vibrantes d'une attente qu'il ne pouvait nommer, le cœur battant à l'unisson des silences de la mer, pour entendre l'histoire du Poisson Noir.

Et celui-là encore, plus loin dans le temps, avait veillé seul dans la nuit, écoutant son propre cœur résonner contre les parois de l'œuf, avant même de connaître l'eau, avant même de savoir qu'il était destiné à devenir une légende.

Un.

Puis dix.

Puis...

Le courant ne compte pas.

Il emporte.

Les histoires ne meurent jamais.

Elles poursuivent leur nage,
portées par d'autres nageoires,
allumées par d'autres écailles.

À chaque passage, elles se transforment et se multiplient —
non par répétition,
mais par résonance.

Comme une vague qui en engendre dix.

Comme dix vagues qui deviennent la marée.



*Les histoires ne meurent jamais.
Elles nagent simplement plus loin,
portées par des nageoires inconnues,
éclairées par des écailles qui n'existaient pas encore.
Et là, dans le silence des profondeurs ou le clapotis des rivages,
elles attendent.
Pas comme un écho qui s'éteint,
mais comme une vague qui se prépare
jusqu'à ce que quelqu'un, quelque part,
décide de plonger pour les réveiller.*

Intérieur de la quatrième de couverture



Le Petit Poisson Rouge

« Je suis un libre penseur, un penseur libre. La résistance, c'est la vie — ce courant qui berce les silences et emporte les rêves. »

Il n'a jamais couru après la gloire.

Il est simplement Rouge — celui qui écoute les chuchotements de l'ombre, qui accorde les silences comme on accorde un instrument, et qui éveille en chacun la mélodie oubliée de son propre cœur.

Dans un monde où l'injustice tourne sa ronde étouffante, il danse sur un autre rythme.

Entre deux eaux, il glisse, capte les soupirs de la marée, et montre que la lumière peut jaillir des abîmes.

« Et si nous osions, ici et là, semer des étincelles dans les ténèbres ? »

Une fable tendre et rebelle sur la liberté intérieure, la résistance douce et ce courage tranquille : celui de ne laisser personne voguer seul.

« L'essentiel ne se juge ni aux victoires ni aux échecs.

Il se lit dans le sillage que nous laissons — dans ce geste infiniment humble et infiniment fort. »

« À toi, qui portes aussi en toi une mélodie endormie et un océan de possibles. Que ce livre t'aide à les réveiller. »

